

Jean-Yves Cadoret

AVEC UN DESIR DE MOTS  
ET UNE BOÎTE DE COULEURS

suivi de  
JOURNAL DE CHYPRE

(extraits)

Mis en ligne le 25 novembre 2014  
Dernière mise à jour le 20 octobre 2021

Ce livre est dédié à Michèle,  
qui fut mon initiatrice en Grèce  
et continue de m'y tenir la main,

et à la Grèce,  
qui m'a redonné les mots du poème  
que je croyais perdus.



27 mai 1982 :

comment le photographe du parc Le Gréco à Héraklion a-t-il  
réussi à escamoter le banc de pierre sur lequel nous étions assis,  
nous rendant ainsi plus légers que l'air dans la lumière grecque ?

# ECRITURE DE LA GRECE

Larguer les amarres pour des terres froides et strictes, dans un port plein de vent, de mouettes et de poissons morts, est une autre affaire que prendre l'avion pour un pays où l'on sait devoir trouver le soleil et la beauté. Ou bien « partir » a-t-il perdu son sens, s'il en eût jamais un, sous les restaurations de la mémoire ?

Ce fut un jour d'orage et de fatigue, par quoi échapper à l'enthousiasme, et donc à la tentation de célébrer, et préserver l'instant dur et beau qui précède l'écriture - l'aventure.

On veut ne pas tricher, ne pas guetter, cannibale, ce moment anecdotique où s'opère enfin la fusion (par exemple, au pied de la Tour des Vents, le dîner bonne-cuisine-grecque-bons-prix sous les chèvrefeuilles, en face d'une promotion d'étudiants qui fêtaient bruyamment la décale, avec cette silhouette féminine accoudée à la fenêtre de l'étage, abîmée dans quelles pensées ?), ne pas espérer même cette fusion. Car la Grèce a une hérédité trop lourde : que pourrait être avec elle la découverte, sinon celle d'un mythe ?

[...]

A la différence du récit, qui fait toujours un peu figure de rattrapage, d'une idée ou d'un passé, le poème naît d'une disponibilité. Il est le contraire d'un assemblage, d'une juxtaposition d'éléments puisés dans le réservoir de la mémoire et agencés pour faire un tout qui tienne debout. Il n'est pas du temps rassemblé, mais du temps coupé.

En ce sens, la Grèce s'impose à moi comme s'imposa naguère l'Algérie : une terre à poèmes, sans mémoire, où j'éprouve moins le désir de raconter que de dire, un grand livre d'instant.

\*

*Rien avant la mer. Une table est face au monde. Comme un ultime point d'appui. Un ultime retranchement.*

Claude Royet-Journoud, *L'amour dans les ruines*

On entend la mer sans la voir. Les galets s'arrêtent au noir total de la nuit, ni vide, ni plein, ni plat, ni vraiment profond. Noir présent, emblème de la parole qui va naître et que j'attends avec confiance.

\*

Temps lourd. La route de Vougliameni traverse d'interminables faubourgs sans âme : grossistes en lustres ou en pièces détachées, immeubles en construction, selon le culte grec du béton armé... Un fleuve d'affiches et d'enseignes charrie Athènes – charrie la Grèce.

Ici plus qu'ailleurs, il me semble que l'écriture identifie et anime. Nous traversons une ville, un pays qui s'écrivent, une ville et un pays livrés à l'écriture, comme on dirait livrés aux lions (chaque spectateur visiteur ici tient un journal). Mais un pays impavide dans sa chair de supplicé : son écriture est un masque, que l'écriture ne vainc pas.

# ATHENES

L'avion se penche pour mieux circonvenir le port du Pirée. Images familières : des pétroliers scintillants coupent le golfe Saronique, semblant naître du bleu ; puis l'autre mer, de cubes gris, que trouent les récifs d'un stade ou d'un chantier de fouilles.

Boulevard Syngrou, royaume des pièces détachées automobiles de seconde main : entre deux vitrines regorgeant de sièges défoncés et de moteurs gras, une confiserie propose des œufs de Pâques gigantesques.

J'aborde l'Acropole de dos et agrandis ma connaissance de Plaka : les tavernes de la rue Thrassilou, le Diogènes sous les arbres place Lysikratou et, au coin de l'escalier qui ramène à la grande Métropole, une maison bariolée où dans le jardin s'achève un long symposium pascal. Il est dix-huit heures. Des bouffées de vent apportent le parfum des chèvrefeuilles.

Mais le tenancier de l'Hôtel Ideal n'a de cesse de me raconter par le détail l'incendie d'Istanbul : un hôtel de neuf étages a pris feu il y a trois jours. Quarante Grecs, partis là-bas pour les fêtes pascales, y ont péri, faute selon lui d'avoir été secourus à temps par les pompiers turcs, lents, lents comme sont à se refermer les cicatrices de l'histoire.

\*

Le métro comme une faille de siècles entre l'agora de Périclès et la nouvelle agora d'Athènes : le marché aux puces de Monastiraki où l'Europe des laissés pour compte s'est donnée rendez-vous sous la pluie. Au bout du dédale des ruelles saturées de parfums de cuir, de fruits surs et de mouton grillé, dans l'amoncellement des vidéocassettes porno, des bouteilles de vodka roumaine et des sous-vêtements en vinyle, un attroupement s'est constitué autour d'un Zampano barbu à face de Mongol. La placette où il se produit monte en pente douce vers le Théséion. C'est Héphaïstos rejeté de l'Olympe, c'est notre histoire qui boîte à l'est.

[...]

\*

*Les cinq couleurs aveuglent la vue de l'homme,  
les cinq tons assourdissent l'ouïe de l'homme,  
les cinq saveurs gâtent le goût de l'homme.*

...

*C'est pourquoi le saint s'occupe du ventre et non de l'œil.*

Lao Tseu, Taö teu king XII

Signes de reconnaissance : la nonchalance du chauffeur de la navette Olympiaki, les Athéniens attablés sur leur balcon dans la nuit, ou bien téléphonant sans fin de kiosques tapissés de seins rougis au soleil, le trou brunâtre des cigarettes écrasées sur la tablette de la salle de bain - chauffée l'hiver par un radiateur symbolique réduit à deux éléments.

Puis, dans l'air encore doux du matin piréote, le komboloï des parfums : la cannelle du rizogallo, le cuir des tourist-shops, le suif et la marée des halles. Et à midi, sous les lauriers roses de la Taverne des cinq frères, un misokilo retsina apo varelli définitif.

Il n'est pas vrai que les cinq saveurs gâtent le goût de l'homme, ni que les cinq couleurs aveuglent sa vue. Sage de Chine, pourquoi opposer les exigences du ventre à l'œil du rêve ? Comment remonteras-tu à l'origine sans sacrifier aux vignes de l'Attique, et sans cet œil pour te perdre dans le bleu égéen ?

Monastiraki est en travaux : pour quel square de fibrociment où ne viendront que les pigeons ? Conquête de l'Europe sociale : les handicapés qui vendaient épis de maïs et billets de loterie à la sortie du métro ont cédé le trottoir à une noria hirsute et bottée qui écoule des bijoux de pacotille entre deux virées à Ios.

L'Hôtel Ideal, devant lequel campaient de vieilles Volvo rouges, a fermé ses portes. En face de la halle aux viandes et aux poissons, au centre du marché paysan, un parking souterrain a fleuri et, à l'angle de la Rue d'Athènes (imagine-t-on une Rue de Paris s'ouvrant sur l'Arc de Triomphe ?), le volailler a décroché sa façade d'œufs postiches.

Mais l'Anatolie, sur l'enseigne duquel se lève un soleil très rouge, est toujours là, avec sa marche de marbre brisée (que fait Boullu ?), son bruit, sa chaleur et sa crasse : turc à souhait. Et le galactopoleion d'Omonia, depuis 1934 havre de fraîcheur au bout d'une haie d'inraisemblables quincailleries et de marchands à la sauvette. La police montée sur ses motos à œil bleu. Les dés de métrio qui se balancent sur le plateau scintillant des garçons jongleurs.

Les choses bougent un peu, tremblent sur leur base, mais l'Occident échoue toujours à Athènes, où le temps est immobile – asiatique. Notre histoire naît et finit sur l'Acropole, qui nous aveugle.

\*

Les journaux sérieux et les voyageurs professionnels nous racontent comment Athènes rejoint à marche forcée les grandes capitales européennes. Il est vrai que la ville est devenue un immense chantier de BTP. Mais derrière les apparences, le glissement est imperceptible, et je retrouve Athènes où je l'avais laissée il y a cinq ans, dix ans ou un quart de siècle - à quelques détails près : le bus de l'aéroport met toujours deux fois plus de temps qu'annoncé pour nous mener à Syntagma, mais il est climatisé ; les chaises des cafés de Monastiraki sont toujours aussi inconfortables, mais le nescafé me gala est au prix de la rue de Rivoli ; des musiciens un peu tziganes, accordéon et clarinette, jouent toujours aux terrasses, mais ils ont abandonné les airs traditionnels de Macédoine pour les scies de Joe Dassin ; les horaires des ferries sont toujours aussi fantaisistes, mais ils se consultent désormais sur ordinateur et les billets pour les îles, toujours aussi illisibles, sont crachés par des imprimantes crépitantes ; quant aux tee-shirts qui recouvrent les murs de Plaka, ils vantent aujourd'hui les vertus de l'Europe multiculturelle :

LE PARADIS, c'est  
des policiers anglais,  
une cuisine française,

des autos allemandes,  
des amants grecs,  
le tout organisé par les Suisses.

L'ENFER, c'est  
une cuisine anglaise,  
des autos françaises,  
des policiers allemands,  
des amants suisses,  
le tout organisé par les Grecs.

[...]

\*

Pausanias nous apprend que le poète Mousaios vécut, enseigna et fut enterré sur la plus haute colline à l'ouest de l'Acropole – au sommet de laquelle était érigé un temple consacré aux Muses. A la place, le réître Philopappos y fit construire son tombeau, dont on voit aujourd'hui les ruines. Il a donné son nom à la colline, et les vers de Mousaios se sont perdus.

[...]



## GRECE DU NORD

## DELPHES, LA MORT D'APOLLON

J'ai longtemps porté une blessure secrète : la chemise ocre où dormait l'ébauche de *La mort d'Apollon*, texte aux yeux plus grands que le ventre, incompatible avec les urgences de la vie familiale et professionnelle.

Débuté à Bruxelles en février 1977, un peu par jeu (noircir le visage de l'Apollon d'Olympie sur un poster offert par l'office du tourisme grec en Belgique : « Apollon, tu vas mourir. Tu vas mourir dans d'atroces douleurs, d'une mort infiniment lente, raffinée, civilisatrice. La plus sûre, la pire. Celle des signes, les signes noirs de l'écriture dont j'entreprends de couvrir ta face limpide... »), ce texte, conçu d'abord comme une revanche du rêve celte sur la raison grecque, s'est très vite transformé en une sorte de nouvelle Prière sur l'Acropole. La réconciliation de Dionysos et d'Apollon, du poème et de l'hypothèse (Apollon musagète, mais seulement jusqu'à ce que Rimbaud survienne !), de l'ombre et de la lumière.

Cette quête de l'unité, j'en trouvais une illustration fascinante dans la mythologie celtique où Brân (Ar Vran, le Grand Corbeau, l'oiseau sacré des Bretons) et Lug (Lux, Leukos – lumière, blancheur : nom donné au dieu Apollon-Mercure des Celtes) ne font qu'un, de même, si l'on en croit Jean Markale, que Brân et Brennus, l'hypothétique conquérant gaulois de Delphes. J'ajoute que j'habitais alors rue Boduognat, du nom du chef nervien Boduognatos, qui signifie : Fils de la Corneille...

Comment, dans ces conditions, ne pas placer *La mort d'Apollon* sous le signe de Brân : « Brân, frère corbeau, mon maître en blancheur », et comment, douze ans plus tard, ne pas frémir à la découverte, en achevant la visite du Musée de Delphes, dans la salle de l'Aurige, du merveilleux kylix de l'Apollon citharède ?



Bien sûr, je ne crois pas un mot des explications des conservateurs d'Antiquités : l'insolente petite corneille qui figure à gauche de la coupe (son regard domine à peine celui d'Apollon, qui feint de l'ignorer, et sa queue, tout comme le pied droit du dieu, coupe étrangement le cercle dans lequel s'inscrit la scène) n'est pas – ou du moins pas seulement – Koroné, la fille du roi des Lapithes, qui fut aimée jalousement d'Apollon. C'est l'*autre monde*, sa mort blanche, qu'Apollon n'ose pas regarder en face, sur cette montagne de Delphes où il semble qu'aujourd'hui comme hier on confonde allègrement la lumière pure de l'esprit avec l'or brillant des marchands du temple.

\*

Dans la mer des oliviers, une grille fermée, à droite, avec le panneau *ιδιοτικός δρομος* - chemin privé. M. m'explique que les Grecs tenaient en si piètre estime ceux qui ne sacrifiaient pas à l'intérêt commun que le mot « privé » a fini par signifier « idiot ». Ces Grecs, ajoute-elle, qui ont préféré le rameau d'olivier d'Athéna au cheval de Poséidon.

[...]

## CHEMIN DE FER TURC, PUIS GREC

Dans la voiture pour la Grèce, les sangles noires des sacs à dos pendent des porte-bagages comme une laisse d'algues. Pendant les premiers kilomètres, les brunes Espagnoles (en fait, des Chiliennes) et les blondes Américaines se lèvent et se retournent pour tester leur jeune beauté. Mais on n'entend bientôt plus que la logorrhée monocorde des Allemands jamais seuls qui devisent pour la planète entière. Bien que la ligne soit électrifiée, c'est le mot *cheval-vapeur* qui vient à l'esprit pour dire le train, tant chaque tour de roue semble un coup de rein qui tire sa charge, trop lourde ou mal arrimée. La sirène fonctionne quasi continuellement, comme le klaxon des taxis jaunes d'Istanbul, pour clamer son plaisir de vivre.

L'équipage traverse des faubourgs sans couleur, qui hésitent entre la ruine et le chantier, et que souligne l'émail bleu de la mer de Marmara, couverte de navires qui font la queue aux portes du Bosphore. De temps à autre, un arc de pierres abrite un collier de caïques. Puis des villes neuves surgies de collines pouilleuses, des tunnels passés au noir de fumée, de grands champs de chaumes et de tournesols, tendus sur des haies de peupliers ondoyant.

Le paysage verdit après Alpullu, le long de l'Ergene. Les cigognes dans les prés ont remplacé les mouettes.

L'Evros est une rivière limoneuse bordée de saules. Les aigrettes blanches passent et repassent la frontière, au mépris des casernes qui gardent les extrémités turque et grecque du pont de chemin de fer qui la franchit. Le voyageur sait qu'il est en Grèce dès l'instant où la croix orthodoxe remplace le croissant islamique sur les montants du pont, et il imagine les soldats peintres qui ont risqué leur vie pour cette comptabilité dérisoire.

A la frontière turque, le douanier pique les sangles des sacs à dos à la recherche de poudre blanche. Le douanier grec, en relevant les passeports, ne manque pas de faire remarquer aux Américains qu'il leur a fallu un visa pour la Turquie : « not for Greece, you're lucky ! ». A Pythion pourtant, les cheminots grecs et turcs prennent leur bière à la même table.

Pythion, une gare de western peinte en gris, où l'aventure quotidienne se réduit à empêcher les touristes mal informés de prendre le train express à supplément. Derrière les w.c., une stèle de marbre honore les morts du 45<sup>ème</sup> régiment français d'infanterie, parvenu le jour de l'armistice à cette frontière bulgare-turque il y a quatre-vingts ans, le 31 octobre 1918.

\*

## LES PETITES FILLES DE MONSEIGNEUR KANTIOTIS

Avec son nom d'automobile roumaine bas de gamme, Florina ne pouvait être que « balkanique ». C'est le collègue Jean-Yves V., grand amoureux de la Grèce du nord devant l'Eternel orthodoxe, qui, le premier, avait usé du qualificatif. Il y voyait des maisons ocre à balcons et en gardait le parfum de feu de bois de la terre à l'époque du redoux. « La Macédoine n'est pas joyeuse, avait-il ajouté, elle est plate, c'est le grenier de la Grèce. Le Macédonien, au contraire du montagnard épirote, est

ce qu'on appellerait ici un plouc... ». Les pages du *Balkan transit* de Maspéro, que nous avait lues M. avant le départ, nous avaient aussi préparés à cette Grèce sans ouzo ni marides familière aux amoureux d'Angelopoulos.

On se souvenait de la pluie glacée de *L'apiculteur* et de l'incroyable tournage du *Pas suspendu*, la maison blanche placardée d'affiches stigmatisant « Angediavolos », le cinéaste apatride sponsorisé par le grand satan Europe, et les haut-parleurs de l'église saturés de musique militaire. Le Petit futé enfonçait le clou : « attention ! la ville est le fief du tristement célèbre archevêque Kantiotis qui menaça d'excommunication le cinéaste Théo Angelopoulos, et qui affiche des positions particulièrement rétrogrades. Le climat de Florina est donc assez lourd et si vous y arrivez le soir, la première chose que vous verrez est une immense croix éclairée tout en haut d'une colline, censée protéger de l'Antéchrist. Ici, les séquelles de la guerre civile perdurent jusque dans le souvenir des gens. La dictature militaire a construit de nouveaux villages, tandis que d'anciens, abandonnés, semblent hantés. Des rumeurs de trésors enterrés dans les églises depuis la guerre civile courent encore, et vous risquez de voir apparaître une figure menaçante si vous vous attardez trop dans la petite église romantique d'un village isolé... »

Or Florina est une grande rue de boue jaune livrée aux rouleaux compresseurs, relayée à mi-longueur par un centre piétonnier quadrillé de terrasses vides. Au bout, une estrade est dressée à côté d'un bassin contourné en ciment bleu qui n'a de balkanique que la laideur réaliste socialiste des anciennes démocraties populaires. Une fanfare y viendra ce soir, qui tentera vainement d'échapper à la mélasse disco des bars.

Car, dès que la nuit tombe, les rues de Florina se remplissent d'adolescents fiévreux. Devant notre table où luit un vin blanc d'Amindeo (commandé en souvenir des bandits albanais probablement à l'affût sur la route déserte du lac Vegoritida...) défilent en rangs serrés des filles en micro-jupe et bustier, nombril à l'air. Rires, parfums, chair de mirabelle dans la lumière électrique. Nulle part jamais nous n'aurons vu jeunesse plus insolente, dressée comme un étendard dans la ville qu'on disait régentée par un sinistre vieillard.

Nous apprenons le lendemain qu'ils sont les enfants des émigrés allemands, américains ou australiens qui reviennent au pays l'été, impatients de montrer à leurs grands-parents combien la vie est meilleure en exil.

\*

## LE BONHEUR

C'est, à la dernière table de la dernière taverne de Psarades, à l'enseigne d'*Η Συντροφία* (« à ceux qui ont grandi ensemble »), déjeuner d'une friture de poissons et d'un pichet de résiné du tonneau tandis qu'un circaète Jean-le-Blanc monte en tournant au-dessus du lac de Prespa vers ce point bleu de l'atlas des rêves où convergent l'Albanie, la Macédoine et la Grèce.

# PELOPONNESE

MAI 1983

BLEU DE MONEMVASSIE

La mer, ruban bleu entre le ciel blanc, le parapet blanc de la Platis Dsami et le mur blanc de la mosquée elle-même. A l'opposé, au premier plan, un poivrier en ses jeunes feuilles, dont les grappes de fleurs mauves embaument la place, achève de contenir l'éclat de la mer bleue, bleue.

Les mots achoppent à ce bleu-là, d'où naissent pourtant le temps et la lumière, le silence et l'espoir. Bleu, couleur de mon désespoir.

(Être peintre !)

\*

LE MAGNE,  
INCURSION AU PAYS DU REEL

C'est au-delà de Gythion que commence le Pays du Réel (là où le voyage devient une « équipée » façon Segalen), vers le mur violet de la presqu'île du Magne, coiffé de nuages blancs, comme une monstrueuse lame déferlante. Il monte vers nous, menaçant, dans le vent et la nuit, le mutisme de ses femmes en noir et le lait de ses premières tours de pierres.

Aréopolis la nuit, sur le plateau venté, à la seule lueur de ses pierres blanches. Ruelles froides où se croisent des silhouettes sombres, évidemment énigmatiques. Les rares gens d'ici sont peu liants. L'étape au Pays du Réel, en son amertume, est loin du tiède port du bout du monde qu'on imaginait, où déguster des marides face à la mer en sirotant un retsina des montagnes, dont le parfum, si l'on en croit Plin l'Ancien, est supérieur à celui des plaines... Mais une ivresse plus forte nous gagne peu à peu, faite d'inquiétude et d'anciennes images.

Je vois le Magne comme un énorme banc de pierre à deux faces. Sur les sièges, à l'est et à l'ouest, c'est un semis de villages et de fermes fortifiées, centres de gravité que repèrent des cyprès et d'où partent le quadrillage des murs de pierres sèches et les remous des oliviers. Au large, par un trou de la montagne, le soleil du matin réveille la neige des folles avoines.

Au sud, vers le cap Ténare, klephte de pierre rêvant d'Afrique (!?), le dossier s'abaisse mollement et finit en collines et promontoires. Une ruine coiffe alors chaque sommet. Le soleil et le vent ont dénudé le paysage. Marchant ici, on finit par comprendre qu'au Magne règne le minéral – non pas le minéral franc du désert, mais un minéral insidieux et destructeur.

Ici tout commence et finit par la pierre, blanche, orangée ou grise, selon son âge et la lumière. Les fleurs au printemps sont plus vives : le mouron est d'un bleu dense comme la nuit, le rouge des coquelicots troue les bermes... et le parfum des giroflées étourdit – mais elles sont aussi plus dures, en leurs variétés xérophiles. Ailleurs, c'est le monopole du chardon et du figuier de barbarie, avec peine

apprivoisé dans l'enclos des hommes. Finis les chèvres et les moutons, les buffles étiques : c'est ici le royaume des criquets et des araignées. Et la mer accroche ses mues de lézard au pied des falaises.

Quel cataclysme inventeront les archéologues pour expliquer l'abandon de ces terres et ces ruines, récentes pourtant, qui semblent déjà appartenir à l'histoire ? Quelle nuit des temps pour les miroloï de ce peuple de statues ?



AVRIL 1992

L'acte de donation d'Haghia Moni d'Areia à l'ordre du Saint-Sépulcre, en date du seize mai 1679, nous apprend que le monastère est propriétaire de plus de vingt hectares d'olivettes et de vignobles, et fait obligation aux moines de les cultiver en bons pères de famille. Trente-cinq ans plus tard, à la fin de la seconde occupation du Péloponnèse par Venise, sur le « catastico particolare di Territorio di Napoli di Romania », les terres du monastère apparaissent comme un bras tendu vers le sommet des monts. La légende confirme que ces terres sont toujours plantées de vignes et d'oliviers. La vocation arboricole du monastère s'est donc perpétuée depuis sa fondation en 1149 par Léon, évêque d'Argos, qui l'avait aussi doté de bateaux de pêche.

Cette vocation est aujourd'hui rappelée par l'oranger qui aveugle l'entrée principale de la petite église. La corde de la cloche l'enjambe et l'on imagine les fruits mûrs qui tombent lorsque les moniales sont appelées à la prière avec un peu trop de véhémence.

\*

Jours byzantins, sur l'erre de Daphni et d'Haghia Moni d'Areia : Pyrgos Gerakiou, puis Mistra, que l'on atteint comme un port de mer, gâteaux de miel sur la fresque sombre des nuages de pluie ou le bleu pur d'un matin d'orange. Nous voyageons dans une lumière de coupole, où il semble de tout ait sa place comme un objet de culte : le palimpseste des murs de pierres et de briques, la mosaïque adoucie des euphorbes et des aubréties, l'icône rouge de la terre, frappée au coin d'argent des oliviers.

Epuisée par le travail de l'accouchement, la Vierge de la Péribleptos repose à Mistra sur sa longue main fine. Il y a dans son regard un reproche : qui sommes-nous pour venir ainsi forcer son intimité ? Qu'on la laisse dormir d'un bleu sommeil sans rêve.



\*

Au premier plan, l'horizontale blanche de la jetée, qu'une forte tempête brisa à son extrémité et qui, au centre du tableau, plonge dans le port. Puis, à mi-hauteur, l'horizontale de la mer ardoise sur laquelle est posé le cap Ténare, long méthanier bleuté faisant route vers le Pirée, son château à l'aplomb de la brisure de la jetée. A gauche, les masses mobiles des contreforts du Taygète, sous les jeux de lumière du ciel capricieux, comme une succession de portants de coulisses, en tenue de camouflage, décentrent le tableau sur la gauche. Ou plutôt, tentent de l'arracher à la fascination de l'horizon vide de la pleine mer.

Je lève les yeux vers le large - vers la baie d'Alger la blanche ? que Fromentin décrit avec minutie dans le livre sur lequel je suis penché - et le paysage tout-à-coup fonctionne comme un miroir.



\*

Les premiers Grecs entendaient Zeus leur parler dans le murmure des feuilles du chêne de Dodone. A Delphes, l'amphictyonie déclarait la guerre aux cités qui s'étaient avisées de cultiver les oliviers de la plaine sacrée. Dans la nuit d'Epidaure, le parfum des pins portait aux malades de l'abatton les visions d'Asclépios. Et Zeus olympien n'acceptait que le bois de peuplier pour ses feux sacrificatoires.

L'enfant penché sur la carte bayadère des végétations naturelles, du vert moyen de la taïga de conifères et de bouleaux au vert bouteille de la forêt subtropicale à feuilles persistantes, comprend ses ancêtres dendrolâtres. Et le voyageur qui parcourt les montagnes d'Arcadie invente de nouveaux rites, dresse de nouvelles cartes : les chênes rabougris dans la montagne blanche de Bassæ, les peupliers pâles et les bouleaux de la haute vallée du Ladônas, où sur les prés de pierre obliques les troupeaux rentrent dans la lumière du soir, ô bergers d'Arcadie ! puis on atteint la trouée pourpre du canyon de Mégaspilon, qui plonge sur le bleu immense du golfe de Corinthe au flanc duquel éclatent les cerisiers en fleurs de Kernitsa.

S'il traverse ces vergers suspendus, en ces derniers instants d'un jour lumineux d'avril, le voyageur ralentit spontanément sa course et rend grâce aux dieux amis des hommes. Il se souvient de l'allée de tamaris rosés du port de Kilada et de l'amandier solitaire du Mont Parnon, sur un parterre d'anémones et de pivoines. Et de cent autres fêtes de la lumière, qui bientôt n'en font qu'une. Il cherche en vain les mots pour dire cette merveille. Sa défaite et le regret des hauteurs le rendent insupportable à ses proches pendant une bonne partie de la soirée.

[Ces mots, il les trouvera plus tard dans les *Autres journées* de Philippe Jaccottet : « Les cerisiers m'éclairaient plus loin que les pensées. Ce sont eux les scribes de mes lamelles orphiques. Il y a une trace dans la terre creusée profond par un doigt musicien. »]

\*

Paralia Akratas. Les neiges du mont Parnasse au-dessus du golfe de Corinthe, qu'ébouriffe le vent laveur de lumière.

Au fond de la plaine de Phénée, sur les premières pentes du mont Cyllène où nichent les merles blancs décrits par Pausanias sous la protection du xoanon de buis du dieu local, l'astucieux Hermès, le petit village de Sténo s'apprête à une Pâque inhabituelle. Il vient de lui tomber du ciel un pope chilien, le seul pope originaire d'Amérique latine avec le père Siméon du Mont Athos, qui, lui, fut ministre de l'éducation au Pérou. Il a conservé de son passé de Jésuite le goût de l'étude et parle presque toutes les langues de la Méditerranée, dont le grec, bien sûr, mais avec l'accent chypriote. Son verbe haut et son affairément trahissent le nouvel arrivant. Le dialogue se noue dans un sabir de grec, de français et d'espagnol, et nous devenons un moment, au centre du village, sous un gigantesque platane, nous-mêmes le centre du centre : l'évènement n'échappe pas au maire, qui nous offre le métrio de bienvenue.

Notre pope nous recommande chaudement la visite du monastère Saint-Georges-de-Phénée, qui ne figure ni dans nos guides ni sur nos cartes.

Le voici, tache blanche au pied de la lourde chaire du mont Chelmos où le Styx prend sa source, et qu'à cette heure du soir le soleil nappe de mercure, au bout du chemin crevé d'ornières, au bout de la forêt, au bout de la terre. Comme tous les ans depuis huit siècles, les montants du portail d'entrée ont été habillés de palmes sous lesquelles on passe un peu courbé, ému à l'idée de franchir le seuil de Jérusalem. Dalles jointoyées d'herbe, balcons de bois perchés sur des échasses noueuses, un carré de nuages. Trois moines vivent ici, occupés tout entier à célébrer la création et à faire venir du basilic et des roses dans de vieux bidons d'huile d'olive repeints en rouge.

JUIN 2010

### UN ITINERAIRE SECRET

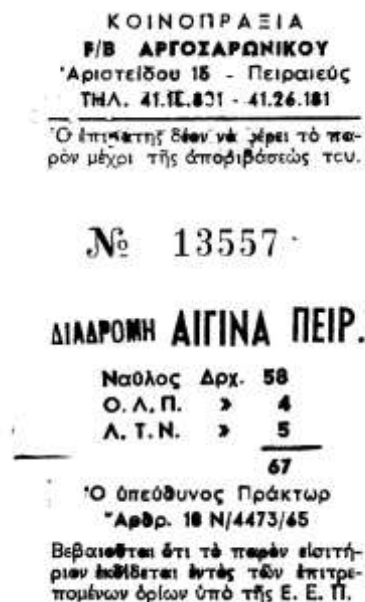
Nous mettons sans le vouloir nos pas dans ceux de notre printemps grec d'il y a vingt ans : Porto Germeno, Vouliagmeni, Stymphale, le beau village de Sténo au pied du Mont Cyllène, d'où nous étions partis visiter le monastère perdu d'Aghios Giorgos, désormais bien fléché à la sortie du village, Kernitsa et ses cerisiers croulant non plus sous les fleurs, mais sous les cerises que les paysans écoulent à deux euros cinquante le kilo dans les virages en épingle à cheveux des gorges du Vouraikos, Lagkadia, où le buste de l'évergète que dessinait Nikolaz est aujourd'hui assiégé par les bannes des terrasses de café... et bizarrement ce qui nous retient n'est pas ce qui a changé, ce qui n'est plus, mais au contraire ce qui flotte encore dans l'air de ces vacances heureuses en famille. Un itinéraire secret du Péloponnèse s'invente à mesure que nous progressons dans ce jeu des quatre coins, comme si le temps venait à nous, superposant son calque au réel, lui donnant une profondeur inattendue – à l'opposé de la nostalgie, qui est un sentiment de manque. Est-ce cela, le bonheur d'être vieux ?

# FERRIES

## ARGOSARONIKOU

*Le roi des montagnes* avait enchanté mes treize ans. Je m'instruis aujourd'hui d'une *Grèce contemporaine* qui remonte à 1852 mais n'a rien perdu de sa fraîcheur, et découvre que M. avait mis sans le vouloir mes pas dans ceux d'Edmond About en choisissant de commencer mon apprentissage de la « route » en Grèce par Egine. About fit le voyage avec son ami Charles Garnier, le futur architecte de l'Opéra, qui travaillait sur la restauration du temple d'Aphaïa. Il en a ramené deux pages d'anthologie où l'humour (« Nous donnons le spectacle aux Eginètes ») le dispute à un art consommé de la description (« Paysage »), mais fait l'impasse sur la traversée, probablement parce qu'à l'époque prendre le bateau ne faisait pas plus rêver que de nos jours prendre l'avion.

Or c'est du ferry d'Egine dont je me souviendrai ce bleu dimanche de printemps, voulant lire dans le nom de mon premier bateau vers les îles la promesse de fabuleuses toisons d'or.



\*

## APOLLON EXPRESS

*Et leurs navires sont plus vifs que l'aile ou la pensée*  
Odyssee VII, 36

L'Apollon express glisse dans une mer en fusion. « Dans », et non pas sur, car le spectacle se réduit pour l'œil aux à-plats d'une vignette d'Hergé : tablettes de bleu intense posées sur le bastingage blanc, avec la cassure vermillon du poste à incendie. La lumière travaille à la règle. Ce n'est plus la mer ou le ciel qu'on voit, mais leur idée. Et l'on imagine déjà l'histoire dont le navire est le théâtre.



\*

### DALIANA

Huit heures du soir. Le Daliana appareille de Fourni, double les falaises de l'îlot de Thymena. A l'arrière-plan, l'échine bleutée d'Ikaria dans le couchant. Joie profonde d'être en mer le soir, à l'approche de la nuit. Mer baltique, mer du nord, mer de Barents, il y a trente, trente-cinq ans comme aujourd'hui en mer Egée, la même sensation d'être au monde - sans cette fine couche de tristesse de la jeunesse enfuie.

Dix heures, la nuit. On mesure qu'on avance au ronronnement du moteur et au bruit de cascade de l'eau rejetée par l'étrave, mais autour des canots de sauvetage et de leurs treuils, la carte des étoiles reste immobile. On avance sans vitesse, de façon abstraite.

\*

### ROMILDA

Juste avant l'arrivée à Lavrio, le Romilda coupe la ligne qui joint le temple de Poséidon du Cap Sounion au baigne de Makronissos, puis vire pour longer la côte, bétonnée de clubs de vacances : comment enseigne-t-on l'histoire de leur pays aux enfants grecs d'aujourd'hui ?

\*

### DIMITROULA

Il existe encore des ferries comme le Dimitroula, qui est à la flotte des *Blue Star* ce qu'un camion afghan est aux monstres qui sillonnent aujourd'hui les autoroutes européennes. Rouillé, crasseux (odeur de suie, lisses poissonneuses) – il vibre tellement quand il manœuvre dans le port qu'on redoute qu'il parte en morceaux, comme la

deux-chevaux de Bourvil dans *Le corniaud*. Mais l'âge qu'il accuse (il a été construit en Italie, à Stabia, en 1978) rajeunit le vieux voyageur. Il se revoit trente ans plus tôt, sur la même mer ou sur d'autres, rêvant dans le vent du pont supérieur de navigations de nuit entre les îles.

\*

## AQUA JEWEL

Voyager est une activité déraisonnable. Dans la tension du départ, les préparatifs, comme ceux d'une fête ou de l'amour, préservent un moment l'illusion que la vie va grandir. Mais l'épuisante chaîne logistique sensée menée à destination (de quoi ?) a tôt fait d'amener la question qu'en d'autres temps j'aurais trouvée méprisable : à quoi bon ?

A quoi bon hier deux cent vingt kilomètres de voie express saturée jusqu'à Nantes et trois heures et demie les genoux coincés dans le charter pour Athènes ? A quoi bon aujourd'hui ce bus sans fin vers Rafina dans des faubourgs informes ?

- Pour cet instant où l'Aqua Jewel quitte le quai, plein est, accélérant (intellectuellement) la lente glissade du soleil sur la frise bleutée des monts de l'Attique, qui bientôt disparaissent dans la lumière. Je me dis que je n'ai plus l'âge de ces émotions juvéniles mais, en même temps, les ressentir encore sans mensonge me comble d'une joie qui ne m'aurait pas été donnée si je n'étais pas parti.

Le sillage sépare la mer en deux. A gauche, sous le soleil, un fanion de lumière aveuglante accroché à la courbure de l'horizon. A droite, sous le vent de l'île d'Eubée, une matière épaisse, gris ardoise, qui explique l'effort du navire pour frayer sa route. Comme si voyager par mer mimait le conte de la vie.

\*

## PANAGIA CHOZOVIOTISSA

Voyage-t-on d'île en île ou de navire en navire ? Ferry-île-ferry-île... île-ferry : dans cette suite finie, il y a toujours un ferry de plus que d'îles.

\*

## ROMILDA 2 ou Le rêveur de navires

Combien de fois avons-nous pris ce déjà vieux ferry (quatre, après recherches) ? Et quelle importance de le noter ? L'équipage le prend tous les jours. Comptabilité dérisoire et pathétique. Cette « écriture de soi » n'intéresse personne. Je ne relirai pas ces mots et ils tomberont des mains de mes héritiers avant qu'ils les jettent, confrontés au rétrécissement de la planète.



Manque d'espace, manque de temps – le temps lui aussi rétrécit. Pas seulement celui qui nous reste, mais le temps quotidien. Dans une débauche de gestes et de cris, l'enfant vit une vie chaque jour. L'homme de cinquante-huit ans est heureux de bénéficier de deux semaines de congés payés pour pouvoir feuilleter une anthologie de poètes grecs sur le pont d'un navire – *soñador de navios* ! Il appelle sagesse son impuissance.

## CYCLADES

## AMORGOS

Le monastère de la Vierge de Chozoviotissa inscrit sa blancheur aveuglante au centre du formidable mur de schiste du Prophète Elias, au sud de l'île, qui s'élève à cinq cents mètres au-dessus de l'Égée. Les livres y voient, assez justement, les « ailes » du monastère, et c'est vrai que la falaise a quelque chose d'un oiseau de pierre monstrueux prêt à prendre son envol, la face rutilante tendue vers le soleil.

Il fait écran au meltem. A ses pieds, un amphithéâtre de mer calme se résout en un éventail de fils d'argent et d'écume serrée, que la lumière anéantit bientôt : la mer Egée répond à l'oiseau divin par une icône d'argent martelé.

On imagine que les hommes simples qui se sont succédé ici depuis plus de neuf siècles ont consommé leur dieu comme une drogue. Devant tant d'évidente beauté, qui pourrait en effet douter qu'un dieu unique soit le modèle cosmologique ultime ?

Comment se déprendre d'Amorgos, où le vent chante la nuit dans les ruelles violettes ?



## ANAFI

Anafi au bout de la courte nuit pleine de son rêve, Anafi où buttent les ferries avant de rebondir vers les rutilantes Cyclades : Santorin, Ios, Naxos... « Les passagers sont priés de se préparer à descendre, car le navire ne s'arrête que quelques minutes » - Anafi, au fond de l'impasse touristique, est la porte du temps retrouvé, l'immobile temps bleu des îles grecques.

Ce vide et cette lenteur sont du bonheur. Et le silence alchimiste transforme en or tout ce qu'il touche.

[...]

## LES ILES GRECQUES

On dort nu sur les draps, la fenêtre ouverte. C'est l'aube qui vous réveille. Nescafé et yaourt de brebis au miel de pin sur la terrasse encore baignée d'ombre. Le soleil passe la crête des montagnes lorsqu'on s'engage sur le sentier qui mène au port et à la plage. Il est huit heures du matin.

L'eau est si transparente que la lumière décalque ses rides sur le sable. « Rides » n'est pas le mot : festons, moirures serait plus juste - ou alors ce sont les rides d'une éternelle jeunesse. Le premier bain est un délice. On est Icare avant la chute, on a vingt ans. Et la matinée s'écoule, nus sur la plage ou dans la mer, de plus en plus souvent dans la mer à mesure que le soleil monte.

A midi, la chaleur n'est plus tenable. Le sable brûle la plante de pieds, on transpire sur les nattes. Le corps poisseux de sel, on se réfugie dans l'ombre épaisse d'une taverne du port. Une bouteille d'eau suant de fraîcheur, deux œufs sur le plat baignant dans l'huile d'olive et une salade paysanne.

Le bus de l'île vous ramène à la chambre un peu avant trois heures, pour la sieste, qui est ici comme un rêve qui irait jusqu'au bout du plaisir.



A dix-neuf heures, il fait encore chaud, mais un peu d'air annonce que le soleil a commencé sa chute. A l'horizon, le ciel se teinte de mauve et la mer s'ajuste lentement à la langue d'Homère : vineuse... On monte prendre l'ouzo vers le haut du village, qui s'anime en même temps qu'il retourne vers l'ombre. La chaux des murs irradie. On échange des saluts et des sourires avec les enfants qui jouent et les vieux qui devisent sur le pas de leurs portes. Le soleil rond tombe derrière la grande île voisine, à l'ouest, entre les verres embués, avec des ors et des pourpres. Les Grecs ne disent pas de lui qu'il se couche, mais qu'il devient roi : *ο ηλιος βασιλευει*.

Le seul souci alors est de choisir aux terrasses des tavernes une table qui saura marier convivialité et solitude à deux. Un peu avant minuit, des musiciens viendront peut-être s'asseoir sous les lumières. Le vin blanc léger de l'île vous donnera un peu de la tristesse hautaine des rébêtes et de la cheville aérienne des danseurs.

## ANDROS

### LA FORME (DE CHORA) D'ANDROS

Voici la troisième journée que je suis assis devant la ville, plus souvent dans la grisaille ou derrière le rideau brunâtre de la pluie d'orage que sous le soleil, sans parvenir à trouver le mot qui la décrirait exactement. Ses grandes maisons blanches aux toits de tuiles abricot (l'image s'impose dans ce pays que les abricotiers de juin illuminent comme des sapins de Noël) enveloppent comme un gant le long doigt de schiste pointé sur le petit phare de Toulitos, dont les deux maigres éclats jaunes trouaient la nuit, le soir de notre arrivée, nous faisant croire un instant qu'ils venaient de Tinos.

Un gant coupé à son extrémité, rehaussant la nudité du Kastro et de la longue esplanade du musée de la marine, au centre de laquelle est fichée la statue cyclopéenne du marin inconnu d'Andros, un pur joyau de l'art réaliste socialiste signé Michalis Tombros, le sculpteur chéri de l'île, qui a dû faire ses classes à Moscou dans les années cinquante (est-ce à lui que la ville doit aussi le buste de l'autre enfant prodigue d'Andros, Andréas Embirikos, érigé devant sa maison natale devenue asile de vieillards - ce qui ne manque pas de sel pour un poète dont l'œuvre est un hymne aux puissances du sexe ?).

Mais un doigt ne serait pas si long – ni un navire, ni même une pirogue. Et ne dirait rien de la montagne qui descend derrière en molles ondulations, ni de la baie qui le prolonge jusqu'ici, sous la treille de vigne et de bougainvillée, inscrivant l'ensemble de la vision dans un grand désir de départ vers l'est.

### UN LIVRE DE PIERRES

On avance dans une fuite de lézards (plus rarement des serpents, dont certains très beaux – probablement les plus dangereux -), sur des volées de marches de schiste, entre lauriers roses, cistes, genêts et mille autres plantes dont on regrette d'ignorer le nom – qu'on voudrait pouvoir célébrer. La montagne est bâtie de terrasses jusqu'aux sommets.

On imagine mal qu'à une époque toutes étaient travaillées. Les familles du village sur les pentes, s'interpellaient dans la lumière, parmi les bêtes. Gestes et parfums oubliés, et paroles devenues matière d'étymologie.

## LES TERRASSES DE KIMOLOS

On peut aborder Kimolos par son histoire, à la façon du Guide Bleu : Kimolos *L'argentière* des corsaires français du XVII<sup>ème</sup> siècle, dont les falaises de terre cimolée servaient déjà à blanchir les tuniques au siècle de Périclès, fichée d'un impressionnant kastro vénitien autour duquel la chora s'est développée anarchiquement.

On peut aussi parler du silence et de la sensation de liberté retrouvés dans cette île préservée (pour l'instant) des flots touristiques, où le prix du métrio reste raisonnable : quatre-vingt centimes - sauf sur le port, évidemment, où il est à deux euros, se rapprochant des trois, record absolu du café *Néphéli* d'Athènes, au flanc de l'Acropole.

Mais c'est par ses terrasses que Kimolos me semble définitivement différente. Je n'ai pas le souvenir d'un autre endroit en Grèce où la montagne ait été à ce point transformée par l'homme. On pense à Bali, et plus encore à l'île d'Aran, mais une Aran qui serait verticale et gaie. Car les pierres orangées, brunes ou blanches, qui épousent la géologie tourmentée de l'île, vieux schistes bousculés par les fureurs de Milos, la grande voisine volcanique, accompagnent ici le marcheur d'une danse de lumière. Et ce sont pourtant moins les couleurs des murs de pierres que leur nombre, leur hauteur et leur qualité d'appareillage qui le requièrent. La nature du sol ne suffit pas à expliquer le soin et l'excès mis par les habitants à couvrir leur île, de la mer aux sommets des collines, de forteresses Vauban et de sanctuaires pharaoniques. Il y faut une singularité de l'histoire qu'on ignore, mais qu'on pressent. Ce paysage construit donne au passant le frisson de l'archéologue : c'est une Troie de l'esprit qu'il va découvrir.

P.S. du 5 novembre 2014 : Le nouveau Schliemann s'est raconté une belle histoire, mais la réalité est probablement plus simple, comme me l'apprend indirectement le rapprochement annoncé ce jour entre Imerys et la société S&B de la famille Kyriacopoulos, qui exploite depuis quatre-vingt ans les gisements de précieuses bentonite, perlite et autre wollastonite de Kimolos « l'argentière ».

## NAXOS

Ce soir sur notre balcon du Magic View, qui donne sur les feux du soleil couchant derrière le *portara* d'Apollon (la voile noire de Thésée s'éloigne à l'horizon tandis qu'Ariane trahie se jette dans les flots...), lu dans Jabès (*Ehya*) cette phrase en situation : « La seconde s'ençâsse dans le temps, comme les miroirs bordés d'écume dans la mer qui se brise. L'eau ne peut retenir l'eau. L'île nous le rappelle. »

Que nous rappelle-t-elle ? Que veut dire Jabès (si toutefois il *vent dire* : ses aphorismes, souvent énigmatiques, semblent obéir moins à la nécessité du sens qu'à celle des vocables ; à la façon de koans, ils cherchent moins à signifier qu'à désarçonner, et atteindre ainsi le lecteur au plus intime) ? Faut-il comprendre que le temps est l'eau qui entoure et définit l'île appelée seconde, que la seconde est fille du temps comme l'île née de la mer (pas d'île sans la mer) ? Ou que le temps, qui se brise en écume de secondes dans le flot et les rappelle à lui dans le jusant, nous condamne à ne connaître, et à ne pouvoir dire, de nos vies que l'estran ?

Si l'on retourne les questions en se plaçant du point de vue de l'île, n'est-ce pas dire aussi que la fuite du temps nous est plus légère lorsqu'on est embarqué au milieu de la mer ? Sur le bateau-île où viennent se briser – s'ençâsser - infiniment les secondes, ne ressentons-nous pas que par moment le temps se fige ?



## PAROS

Je suis toujours étonné par la façon dont certains peintres d'icônes parviennent à s'affranchir des canons religieux – surtout s'agissant de la Vierge, mère douloureuse devant l'iconostase de l'Ekatontapyliani ou jeune femme inquiète sur l'Annonciation aux œillets du musée byzantin.

Comme souvent, ce ne sont pas les pièces maîtresses des musées qui me retiennent. La Gorgone et la Nikè (ou les têtes de Kouros et la statuette en terre cuite d'une déesse daedalique au long nez, trouvées récemment dans l'île déserte de Despotiko, en face de la terrasse de la taverne où j'écris) du petit musée archéologique de Paros sont évidemment admirables – mais me disent moins que ce disque de marbre brisé en trois morceaux, peint d'un discobole ocre, ou cette large coupe noire décorée en son centre d'un Hercule (?) qui a des allures de grotesque.

Et j'imagine la joie de l'archéologue décryptant l'inscription qui raconte l'origine de la vocation d'Archiloque : « Télésiklès, le père d'Archiloque, envoya son fils encore jeune vendre une vache à la ville de Leimones (les prairies). Ce dernier se leva donc très tôt, alors que la lune brillait encore, pour conduire la vache à la ville. En arrivant au lieu-dit Lissides (les pierres glissantes), il vit un groupe de femmes. Pensant qu'elles retournaient à la ville après leur travail, il s'approcha d'elles en leur lançant quelques propos galants, mais elles ne firent qu'en rire et plaisanter, lui demandant s'il amenait sa vache au marché. Il répondit par l'affirmative et elles lui en proposèrent un bon prix. Sur quoi elles disparurent subitement avec la vache. Aux pieds d'Archiloque, il y avait une lyre. D'abord terrorisé, il finit par comprendre que c'était les Muses qui lui étaient apparues et lui avaient fait cadeau de la Lyre ».

Sur le beau sentier pavé que nous avons emprunté il y a deux jours entre Lefkès et Aspro Chorio, nous n'avons croisé ni vache en route pour la foire, ni jeunes femmes rieuses revenant des champs, mais il nous a bien semblé entendre à plusieurs reprises des cordes pincées dans la lumière.

## SANTORIN

On va voir le soleil se coucher à Oia comme sur la dune chantante de Dunhuang. La pointe ouest du village se transforme, selon qu'on a l'âme bucolique ou meurtrière, en une treille d'ados baba bardés d'appareils-photos ou en un portique dévolu aux oiseaux d'Hitchcock. La nuit tombée, ils déambulent par couples dans la longue rue du village aux dalles de marbre lustré, entre deux rangées de boutiques de bijoux et de bibeloterie grecque : calendriers de chats et de femmes nues, idoles cycladiques, komboloi et tee-shirts Athènes 2004 aux effigies d'Athéna et Phébus. On les regarde passer de la terrasse en savourant le vin blanc léger de l'île, entre deux sonneries de téléphone portable. La mode est au sexe : poitrine et nombril offerts, et, sous le pantalon d'élasthane, les fesses que le string libère. On se sent un peu fatigué de tant de jeunesse et de désir et on se souvient malgré soi de la douche froide d'il y a vingt ans. La mayonnaise de l'île idyllique peine à prendre.



## LE MELTEM A SCHINOUSSA

[...] Troisième jour de meltem à Schinoussa. Son ululement enfle et retombe, sans jamais vraiment cesser. Il blanchit le soleil mais s'acharne en vain sur la mer, d'un bleu chaque jour plus profond. L'île est nettoyée de sa poussière, qui tourbillonne dans les chemins de pierres désertés, franchit portes et persiennes closes et se dépose sur les tables, les draps, les livres.

Nous sombrons avec l'île dans une sorte d'hébétude où elle semble se complaire, renouant avec l'antique fatalisme et multipliant à l'envi les rumeurs avec les liaisons avec les grandes îles et le continent : le Cyclades a peut-être accosté ce matin à cinq heures et le Skopélitis, qui n'a d'express que son nom, devrait reprendre la mer demain, sauf imprévu... Polla beaufort et kalo nissi : ces deux formules, devenues inséparables, font la fortune des aubergistes de l'île qui sourient gentiment de notre impatience.



## SERIPHOS

### ELEVATION DES MORTS

Ma chère Maman,

Nous vivons avec nos morts. Au début, on s'y fait difficilement, la douleur prend toute la place. Puis on apprend à vivre avec ces présences qui se manifestent inopinément, sans sacrifier au cérémonial du deuil. On leur est reconnaissant de se rappeler à notre bon souvenir, on est heureux de n'avoir pas tout à fait tout perdu.

Tu m'as fait signe ce soir, au moment où j'entrais dans le cimetière de Livadhi. Il m'est littéralement « sauté aux yeux » que tu aurais aimé ce lieu, ce petit promontoire à la droite du port, face à Sifnos, mauve sur l'horizon dans la dernière lumière du jour, où les tombes blanches se pressent sous les eucalyptus autour de la chapelle Saint Georges. « Se pressent » n'est pas le mot : elles prennent leurs aises au contraire, dans un désordre ami de la vie. Aucune ne ressemble à une autre, ni dans la forme, ni dans la disposition. Chacune a son histoire, à l'image des visages qui les identifient, comme Ioannis et Magdalini, qui ont le costume et les traits des paysans grecs d'autrefois déjà, dans le film *Connaissance du monde* des époux Panassié que tu m'avais emmené voir au Carillon, et j'ai depuis dans les oreilles la musique martiale de la *Trata* pascal que dansaient les jeunes filles de Mégara et la voix éraillée du pêcheur de Mykonos qui chantait au santouri des chansons tristes...

Tu aurais aimé la courte allée de lauriers roses qui conduit à la chapelle, les menus objets du culte : balayettes, briquets, bouteilles d'ouzo ou de seven-up remplies d'huile, et tous ces signes un peu dérisoires laissés par les proches qui font que les tombes sont ici plus des maisons que des monuments. Tu aurais aimé ce lieu d'où la mort est absente, parcouru de chats philosophes, entre le rébétiko des vagues et les airs de jazz venu du café voisin, le Full Moon.

Dans le moment où je commençais à t'écrire cette lettre, j'ai trouvé ces mots dans l'essai qu'Audisio consacra à Ulysse à l'époque où tu étais étudiante :

« ...Il suffit de voir, tout autour de la Méditerranée, les cimetières, pour comprendre que les peuples ici ont toujours procédé à une véritable *élévation des morts*. Cimetières marins, depuis celui de Valéry à Sète jusqu'à celui des musulmans d'Hammamet en Tunisie ; cimetières en acropoles, de Ventadour à Hermoupolis, de la Provence jusqu'aux Cyclades. Cherchez une raison pratique à cette façon de *bisser* les morts au sommet d'un roc, au lieu de les *enfouir*, à la chienne, dans le mou des vallées. Je n'en vois aucune. Mais je vois que pour ensevelir, ici, il faut qu'on *monte* les morts au tombeau, et non pas les y descendre ; il faut qu'on les porte sur le pavois d'une cime de pierre. »

J'ignore si tu aurais aimé qu'on te porte ainsi, sur le pavois d'une cime de pierre, dans une île des Cyclades ou ailleurs au-dessus de la mer, mais cette idée de préférer l'élévation des morts à leur enfouissement me séduit.

Maman, tu n'es pas enfouie dans ma mémoire : tu es dans l'air, libre, libre désormais d'être ce que tu aimais.

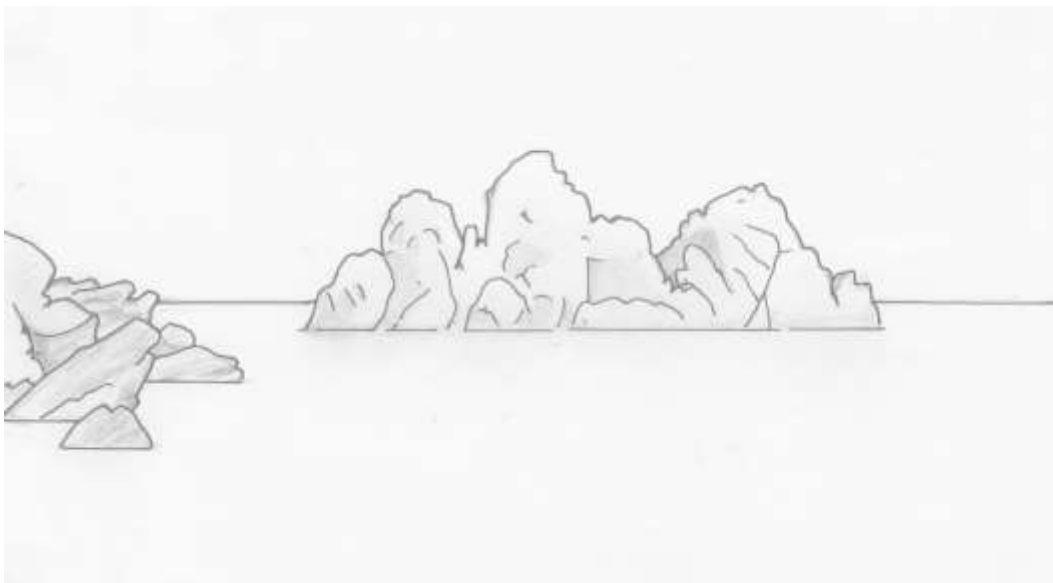
## LE DISPARU DE SIKINOS

(extrait)

[...] La plage de galets s'étendait entre deux avancées de roches claires, au débouché d'une belle vallée dont le versant exposé au sud portait les traces d'anciennes cultures en terrasses. Une poignée de tamaris apportait une ombre bienvenue aux estivants qui n'avaient pas l'heur d'être équipés de parasols.



A droite en regardant la mer, une petite chapelle chaulée, au fond de laquelle un chromo de Saint Georges terrassant un dragon vert pomme faisait office d'icône, justifiait le nom du lieu. Une barre de rochers blancs où jouait le soleil s'élevait au milieu de la crique, séparant l'horizon entre Ios, toute proche, rose orangée dans la lumière de midi, et Santorin, plus loin au sud, voilée d'une brume bleutée d'où émergeait la crête blanchâtre de la falaise construite d'Oia.



## SYROS

### MIDEN AGAN

Nous sommes réveillés par le roucoulement des pigeons : *avrio, avrio...* Demain, nous le sommes, bien que nous nous soyons couchés à deux heures du matin passés, le ventre vide et la tête pleine de résiné et de chansons grecques. Marcos Dalezios, le patron philosophe (comme tous les Grecs, il rêve de vivre au centre du monde, à Délos, avec femmes, alcool et musique à volonté, mais la bosse du commerce l'oblige à « travailler plus qu'un Albanais ») du Kastro, qui carbure au tsipouro et au bouzouki, sait accueillir : autour de la table, dans le débarras qu'il transforme en taverne le jeudi pour perpétuer la tradition des Rébêtes de l'île (Syros s'enorgueillit d'avoir connu la première grève de la jeune Grèce indépendante, en 1879, et d'avoir vu naître Marcos Vamvakaris, qui est au rébétiko ce que Gardel est au tango), trois vieilles athéniennes en goguette et Elena, la petite étudiante chypriote qu'il emploie comme rabatteuse (et à qui, accessoirement, il enseigne aussi peut-être la vie) et qui coiffe ses lourds cheveux noirs en empruntant à la fois à Cassandre, l'amie rhodienne de Corto, et à la parisienne des fresques de Cnossos que le maître de céans arbore sur son tee-shirt - Elena sur qui les petits blancs ont un effet catastrophique. Sur la fin se joint à la *parea* l'homo hollandais amoureux de l'île qui occupe la chambre 6, à l'étage avec balcon, la seule du Kastro qui n'ouvre pas sur une ruelle en chantier.

Le balcon, nous le trouvons sur le port, rooms to let Le Gréco (une des oeuvres de jeunesse du grand peintre orne l'église de la Dormition qui s'élève dans la rue derrière), juste au-dessus du quai des ferries. Pour remercier les dieux, nous nous offrons des loukoumades au café Panthéon, qui donne sur la majestueuse place Miaoulis, où une équipe de techniciens du son (qui, comme tous les techniciens du son, se font du cinéma) s'active aux préparatifs de la fête nationale (le 28 octobre 1940, la Grèce, en refusant l'ultimatum italien, se rangea aux côtés des alliés) au milieu des pigeons et des enfants endimanchés. Puis nous montons à Vaporia, l'ancien quartier des armateurs, et nous atablons derrière Saint-Nicolas, à la terrasse de la taverne Enidrio, face à la mer qui moutonne.

Le vent, le soleil, le vin du tonneau, les frites et un énorme calamar dégorgeant de feta parachèvent l'accueil de Marcos. Nos vieux corps crient grâce. Nous sombrons dans le sommeil à l'heure de l'ouzo, après une dernière folie : monter à la nuit, qui, avec l'horaire d'hiver, est noire ici dès six heures, les quatre cents marches qui mènent à Ano Syros.

Le soleil éclatant du matin inonde la chambre. Nous prenons sur le balcon notre rituel yaourt de brebis au miel de thym, avec une tasse de nescafé *me galla Nounou* et une grappe de raisin. A nos pieds, le ballet des cars de ramassage scolaire. En face, le lagon bleu du port, puis l'Égée que le grand vent blanchit sous l'horizon des îles : Tinos, Délos, Mykonos... A droite, la muraille noire d'un pétrolier sur cale dans les chantiers Neorion : MIDEN AGAN - « rien de trop ».

## L'ÉTOILE ALPHA

Le quai qui ferme le port de pêche donne sur la coque vermillon de l'énorme ferry SUPERFAST VI, en carénage aux chantiers navals Neorion. On voit derrière la forêt de grues et les grands hangars gris du chantier. A droite, le remorqueur désarmé STAR, ex ΑΛΦΑ, est à quai. Un minibus vert et crème de la KTEL qui, lui aussi, semble au rebut, occupe l'avant-plan droit. Derrière, à gauche, le camion d'un grossiste en fruits et légumes. En face, à angle droit du remorqueur, est garée une SEAT rouge flambant neuve. Un homme est au volant, qui évite le regard des passants. Il n'attend évidemment qu'un signe pour lever le camp - par exemple que la cargaison illicite du grossiste ait été transbordée dans le STAR. Mais ce ne serait pas les dernières olives de la saison - plutôt des pierres précieuses à destination de la bijouterie ΑΡΧΙΠΕΛΑΓΟΣ, qui a pignon sur rue dans Plaka. Le nom du remorqueur nous amènerait aux pistolets *star* qu'utilisaient les anarchistes dans la Barcelone de 1920, amoureusement décrite par Paco Ignacio Taibo II dans *La bicyclette de Léonard*, et il s'agirait alors d'imaginer un lien entre la belle goélette à huniers de l'enseigne de la bijouterie Archipel et l'hôtel Chelsea de Manhattan, où P.I.T. II loge Jerry, un des méchants de son histoire, et où Dylan Thomas retrouvait sa jeune maîtresse américaine lors de son premier séjour à New York, en 1950. Le livre, un roman policier très métaphysique, aurait pour titre *L'étoile Alpha*, par allusion à l'étoile la plus proche du soleil et au gigantesque trou noir de la constellation du Centaure.

(La lettre  $\alpha$  désigne généralement l'étoile la plus brillante d'une constellation. La symbolique d'*Alpha Centauri* est très séduisante, mais l'alpha des Poissons n'est pas mal non plus : elle est à la pointe du V que forment les queues d'Eros et Aphrodite, métamorphosés en poissons pour échapper à Typhon, le monstre inventé par Héra pour se venger des trahisons de son royal époux. Et Eratosthène nous apprend que les Syriens y voyaient auparavant Derketô, déesse de la fécondité, un énorme poisson à tête de femme...)

## LETTRE A ALEXANDRE PAJON

Il y a un siècle et demi, Edmond About s'émerveillait que la Grèce ne soit « pas beaucoup plus loin de nous que la banlieue : Athènes est à neuf jours de Paris, et il m'en a coûté trois fois moins de temps pour aller voir le roi Othon dans sa capitale, que Madame de Sévigné n'en dépensait pour aller voir sa fille à Grignan » (dans la seconde édition de *La Grèce contemporaine*, il y a cette note : « La rapidité des transports a fait de tels progrès depuis un an qu'on peut aller en sept jours du Louvre à l'Acropole »). Il y a trente ans - eh oui ! - M. s'embarquait à Marseille sur un petit vapeur turc qui mettait quatre à cinq jours pour rallier le Pirée, via le détroit de Messine, avec deux longues escales à Gênes et Naples.

Aujourd'hui, il suffit de taper *Lastminute.com* sur son micro. On prend l'avion à Nantes le matin. On est à Vénizelos à midi et on embarque au Pirée vers quatre heures. Par chance, le Daliana est un ferry de l'ancienne génération, super *no fast*, qui

met cinq heures pour atteindre Syros. On a même le temps de s'accouder au bastingage avant la nuit, qui tombe ici très tôt en hiver, pour voir l'eau glisser « sur les deux flancs du navire comme un velours épais largement chiffonné » (il y a un siècle et demi, même les petits maîtres savaient écrire) : c'est toujours ainsi que commence le bonheur des îles.

Syros à la toussaint, soleil et vent (il suffit de trouver une crique abritée), résiné et rébétiko, n'a pas failli à la longue tradition des vacances heureuses en Grèce. Avec un plus cette fois-ci : trouver le nom d'Alexandre Pajon, membre éminent de l'Institut français d'Athènes, dans une exposition consacrée à *Alexandre Dumas et la Grèce* !

Pas de doute, il ne peut s'agir que du Pajon de Lemnos (ô républicaine langouste du quatorze juillet 1986 sur le port de Myrina !) et de Caillois, car l'article de la revue *Lire* qui est reproduit est évidemment celui d'un historien, que la figure littéraire de Dumas père n'intéresse pas vraiment, ni la façon, par exemple, dont on a traduit « mousquetaire » en grec, mais qui, en revanche, est passionné par la signification du « rite républicain du transfert des cendres d'un écrivain dans une crypte en haut de la montagne Sainte-Geneviève ».

Ou bien s'agirait-il du regret déguisé d'une montagne où l'esprit souffle peut-être plus fort que sur l'Acropole ? Notre Alexandre, à l'instar d'Edmond About (qui est décidément le grand homme de cette lettre) conseillerait-il aujourd'hui « les déserts de la Bretagne plutôt que ce Quimper-Corentin glorieux que nous vénérons sous le nom d'Athènes » ? Et fera-t-il valoir à la princesse ses titres d'allégeance pour se glisser dans le costume d'un des quatre mousquetaires qui, samedi prochain, accompagneront le faux Cosaque de Syros et l'authentique inventeur du poulet à la ficelle dans sa nouvelle demeure ?

En un mot, presque *Vingt ans après* (ça ressemble à un titre de roman d'aventures), comment se porte-t-il ?



## TINOS

Il est très vieux. Avec sa casquette à longue visière, sa moustache blanche et sa chemise à rayures ouverte sur le ventre rond rôti par tous les soleils, il ressemble un peu au dernier Hemingway – mais lui ne joue ni pour un photographe, ni pour un public invisible. Ses compagnons sont trois canards à qui il jette les viscères des petites daurades qu'il vide avec soin dans un vieux seau à enduit. Il leur parle doucement, en souriant, comme à des petits-enfants. Ce qu'il leur dit est incompréhensible.

Pêche-t-il encore vraiment, ou bien sa barque bleue, qui s'appelle *Paisible*, n'est-elle plus que le lieu du bonheur perdu ?

Quelques instants après qu'il ait quitté son bord, en s'aidant d'une canne à deux crochets qui lui sert aussi à marcher, un hors-bord en polyester vient se mettre à couple de sa barque. C'est un jeune pêcheur en boxer-short délavé, caréné comme un Monsieur Univers, queue de cheval, cigarette au bec, boucle à l'oreille et ray-ban sur le haut du crâne.

Dans un demi-siècle, lui aussi parlera-t-il aux canards ?

SPORADES  
thessaliennes, thraces, orientales

## REGNE ANIMAL (Skopelos)

Probablement moins par philosophie que par paresse, les Grecs, semble-t-il, épargnent les chats – du moins si l'on en croit leurs villes et leurs îles où la gent féline prolifère : le poil ras, le flanc creux et l'œil démesurément jaune.

Le commerce gardant toujours ses droits, les volets multicolores et les pêcheurs d'éponges des cartes postales le cèdent de plus en plus aux Vénus scandinaves et aux chats de gouttière.

Une rumeur formidable m'éveille à moitié. Un hourra de convives éméchés, un stade flamboyant de clameurs. Mais cela se répète à intervalles trop réguliers pour venir de gorges humaines, et cela dure trop pour être machinal.

Je comprends alors que ce sont les coqs de l'île qui saluent la naissance du jour.

Midi. Nous descendons vers Loutraki à travers des friches parsemées d'oliviers. Un gamin, croisé au départ du raccourci, nous a promis des vipères. Ecrasés par la peur, la chaleur et le vacarme inimaginable des cigales, « une multitude de petites scies d'acier tailladant le cristal du ciel » (Stratis Myrivilis).

Les monastères grecs sont établis près du ciel. Une source proche permet d'y faire tenir des légumes, des fleurs et des fruits divins, sans pertes et sans profusion. A l'ombre d'un pin parasol, on contemple longuement de haut la ville amidonnée sur la baie immobile avant de redescendre vers elle dans la lumière des oliviers.

A cette heure chaude, on croise un troupeau de chèvres venues se désaltérer à une fontaine – acrobates, imprévisibles, escortées par deux ou trois énormes boucs sombres qui n'épargneront pas l'intrus s'il s'avise de laisser transpirer son inquiétude et de paraître vouloir fuir.



## FIGURES DE SKYROS

Sur la place blanche de Horio, entre le soleil et la nuit, les enfants jouent à de sibyllines batailles navales, leurs vélocross frôlent les amis attablés devant l'ouzo du soir (Maradona, *meses* et *s'agapô*) ; des couples d'adolescentes parcourent lentement les diagonales, sous le regard lointain des beaux garçons ; une touriste blonde passe en souriant. Et le meltem roule dans ses vagues le sable grossier des eucalyptus.

Mike Thélémidis tient un magasin de souvenirs à l'enseigne Monastiraki dans la rue principale, où tout coûte un peu plus cher qu'ailleurs. Mais il offre spontanément le métrio aux touristes matinaux, surtout s'ils partagent avec lui la barbe et l'année de naissance, et entreprend de leur raconter sa vie mouvementée : un premier mariage avec une Marocaine de Casablanca, vite rompu parce qu' « elle fumait du hashish au narguilé et regardait à droite et à gauche plutôt qu'en face » ; un second mariage avec une Québécoise dont il eut un fils – le fils et la mère sont morts il y a six ans dans un accident d'automobile dont lui, Mike, se tira par miracle, mais marqué à vie dans son corps et sa tête. Il tente aujourd'hui de conjurer le mauvais œil dans l'ouzo et l'élevage de canaris.

América, América.

Les Danoises qui séjournent à Skyros n'ont pas toutes le charme de la petite sirène de Copenhague, mais la poitrine est libre sous le débardeur et le short cache mal les fesses dodues. Ce spectacle suffit à remplir les journées du frère de Yannis Vénardis, le photographe de l'île. Il s'assoit à l'entrée du magasin, sur une petite terrasse qui se trouve être le point névralgique du village : trois ou quatre ruelles en escalier s'y croisent. Derrière ses grosses lunettes de myope son regard peut ainsi embrasser à loisir, sous tous les angles, pointes de seins et courbes des fesses. Ses yeux norment l'espace du village où s'inscrit une géométrie nonchalante du désir.

[...]

Le soleil se couche derrière le mont Kohilas, grand frère du Chenoua de Tipasa. Sur le rebord de la terrasse Rupert Brooke, qui domine la mer, est assise en demi-cercle une théorie d'Anglaises, pas toutes vieilles ni laides mais toutes passablement éméchées par quelque résiné local. Le regard perdu entre les fesses de l'éphèbe de bronze qui salue la mémoire de l'immortel poète-soldat, elles écoutent la sommité homosexuelle de service déclamer les morceaux choisis de l'Oxford University Press.

Nous nous éloignons, un peu agacés de ce qui nous semble une insincérité dans la beauté du crépuscule égéen. Un dernier vers nous parvient, involontairement ironique :

*There I am, sweating thick and hot...*



Les tavernes skyriotes ne font pas assaut d'inventions culinaires. Calamars, chaussons d'aubergine farcie et salade paysanne sont la règle, ici comme à Plaka et partout où l'on parle grec. Le résiné du tonneau est même plutôt fade, pour ne pas dire mouillé. Mais tout semble meilleur sous la treille à l'heure chaude ou dans la brise du soir, lorsque l'ouzo et son assortiment de mésés (il faudrait dire *mésésès* en coinçant la langue entre les dents sur le premier s), olives vertes, tranches de concombre, quartiers de tomates, fromage blanc aillé, petits poivrons confits, boulettes d'agneau à l'origan... ont ouvert la fête des papilles.

L'affluence estivale fait perdre la tête aux patrons - ici le personnel est réduit aux enfants, qui apportent le couvert, le pain et l'eau, et desservent les tables avec une mauvaise volonté ostentatoire, reléguant la plage où bronzent les copains -, ils oublient une partie de la commande, servent un calamar qui n'a jamais été demandé et se trompent en rendant la monnaie, pas toujours à leur avantage.

Mais tout se résout avec le temps des îles, qui ne passe pas, avec un sourire, une grimace ou un mouvement du corps plus éloquent que tous les discours.

La cour du monastère Saint-Georges est un arboretum : le vieux puits se partage l'ombre d'un caroubier et d'un mûrier ; un laurier rose éclate sur le muret blanchi à la chaux ; le souvenir d'un bougainvillée persiste, sans qu'on sache où le situer, si violent qu'il paraît être partout.

On monte vers la chapelle dans la vigne et les chèvrefeuilles. L'air frais du soir pénètre par la porte ouverte, arrondit le parfum d'encens qui brûle. Le moine de Skyros est là, seul, psalmodiant l'office pour un public absent.

Nous le croisons au bas du village, au moment du départ. Alors seulement il s'adresse à nous, dans un français impeccable, pour nous indiquer que l'île compte cent quatre-vingt-huit églises et que le monastère a été fondé en 1035.

Les vieilles femmes de Skyros se prénomment Amérissa ou Kaliopè. La plupart d'entre elles sont veuves et veillent à ce que la lampe à huile ne s'éteigne pas, près de la photo du mari défunt, sur les tombes du petit cimetière planté de cyprès qui serpente au pied du Kastro. Elles arrosent avec la même fidélité sans faille les pots de

basilic alignés sur les balcons, astiquent les faïences et les cuivres qui tapissent les murs et chaudent abondamment seuil, marches et façades.

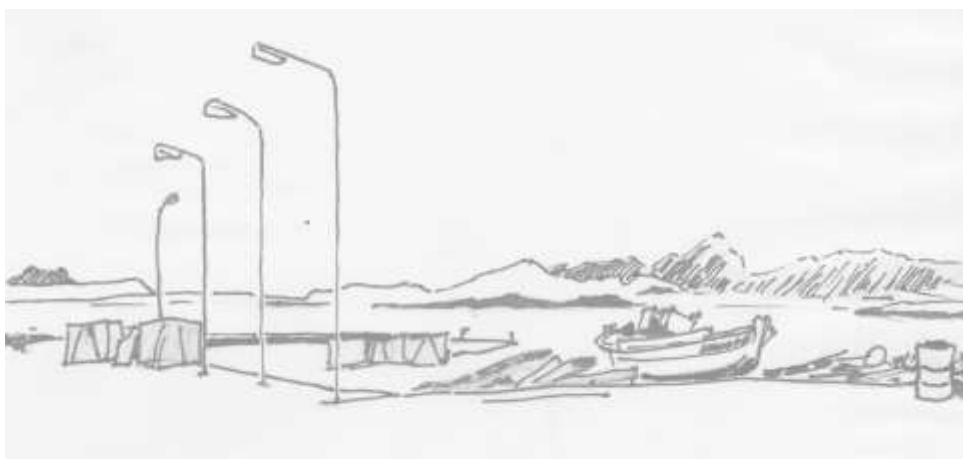
Elles parviennent à immobiliser le temps, et leur victoire quotidienne leur donne le goût de vivre : les vieilles femmes de Skyros sourient avec malice et ne se lassent pas d'échanger leurs adresses avec les touristes hâtifs qui promettent de leur envoyer les photos qu'ils ont prises d'elles devant leurs portes avant de partir.



## LEMNOS

## DJIBOUTI

Dans *La route bleue*, Kenneth White note que « l'ennui ressemble à une immense table de billard sans joueurs ». Ce qui est vrai à Chicoutimi ne l'est pas en Mer Egée. Le Café Cristal de Myrina, avec ses deux marbres et ses tables de jeux tendues de feutrine verte, est au contraire le grain de folie du sinistre dimanche lemnote, comme un écho du faste perdu d'une île qui fut un de ces hauts-lieux de l'Antiquité où la mythologie rencontre l'histoire, mais qui ressemble aujourd'hui à un comptoir oublié au bout du désert : Bagghar (*Le crabe aux pinces d'or*), Kisimayo (*Lettres d'amour en Somalie*)... Le temps s'est arrêté sur ces collines pelées que sale le vent de mer. Poussière, papiers gras et convois militaires - Djibouti.



Le nom « Djibouti ». Djibouti au quai chauffé à blanc de qui Alain Borer vit amarré le remorqueur emblématique Arthur Rimbaud : « ce petit bateau qui emmène le nom d'Arthur Rimbaud sur les mers qu'il avait rêvées puis traversées, qui poursuit une errance en son nom, me semble le seul monument concevable. »

L'île est parsemée de repères dérisoires qui poursuivent pareillement l'errance de l'enfant brûlé de Charleville. Voici la lune qui monte dans le soir violet sur le golfe de Bournias : un caseyeur rose bonbon est assoupi au bout du ponton, à la fois incongru et indispensable à la lecture du lieu, amer, avec comme un regret de « l'Europe aux anciens parapets ». Et voici, face au Café Cristal, la boutique Petridis Tours : Philoctète et Néoptolème dans la grotte de Chloï, peints sur le mur du fond dans le style léché des journaux illustrés où, rouge, regarder « des Espagnoles rire et des Italiennes ».

Même rougeur enfin pour les deux sirènes de stuc de la taverne vide de Moudros, lointaine héritière du Cabaret-Vert. A l'ombre des acacias de la terrasse, le chroniqueur local noircit fébrilement ses cahiers d'écolier. Tête de Professeur Piccart, avec plus d'aigreur dans le regard. Ratiocination et ratatinage. Assis ?

## SAMOTHRACE

### KAMARIOTISSA

Le vent du nord s'est levé cette nuit, comme hier et peut-être toutes les nuits dans cette île autrefois productrice de *mystes* immunisés contre les périls de la mer. Des marais de l'Evros sont venues des vapeurs que la traversée a métamorphosées en un pur nuage blanc accroché au mont Saos. Le soleil à présent monte derrière, en face du port noyé dans une lumière bleue, scandinave, comme si le vent du nord avait annulé la latitude. Dans le port de Samothrace flotte ce matin l'odeur de Reykjavik.

### PROPHITIS ILIAS

Plus tard et plus près du soleil, au milieu des oliviers et des chênes verts, on retrouve l'odeur de la terre grecque, mélange de thym et de bête. Et l'on comprend que les parfums soient la nourriture des dieux.

### CHORA

A l'instant où le soleil disparaît sous la coupe ébréchée que la montagne fait au village, le platane de la place s'enfle d'une violente bourrasque qui raye l'été. On retourne au nord, à la peur.

Le ciel que la nuit venue de la mer, à droite, commence d'engloutir, s'inscrit dans le cône laissé ouvert par la montagne, sans nuages ou couleurs coupés par les bords, comme s'il n'avait plus d'infini que sa profondeur. Mais celle-ci d'autant plus sensible, avec de fuyantes lames violettes au-dessus de la tête et un semis de nuages dorés qui donnent le vertige.



EUROPE  
(Thassos)

De vieilles Opel poussiéreuses estampillées YU sont garées sous le balcon de l'hôtel. Tôt le matin, lorsque s'ouvrent les rideaux de fer des magasins de la rue piétonne de Thassos, de longs hommes tristes retirent du coffre des fauteuils de camping et des tréteaux de peintre. Ce sont eux qui tireront en pastels léchés jusque tard dans la nuit les portraits des enfants grecs et des jeunes femmes rayonnantes qui sont venus dans l'île passer le week-end du quinze août.

Au retour d'Aliki, trois hommes sombres et silencieux empruntent le bus jusqu'à Potamias. On les voit s'éloigner dans la rue qui monte, tendue de fanions grecs pour la fête de Marie, avec leurs vêtements de travail, leur manteau de solitude.

## CHIOS

### KOULA DE MARMORO

S'il vous arrive d'aller en Grèce, vous en avez tellement rêvé ! ne vous attardez pas à Athènes, arrachez-vous aux séductions des terrasses de l'Acropole, lorsque tombe le soir, et à la nuit des tavernes de Plaka : prenez au Pirée, port plein d'enfants et d'amoureuses des tragiques grecs, le premier ferry en partance pour l'île de Chios. Le soleil se couchera pour vous derrière le Cap Sounion, avec, si vous avez la chance que ciel soit couvert (car vous aurez choisi le mois de mai), les accents norvégiens des voyages en mer de votre jeunesse.

A Chios, où vous arriverez au petit matin, ne vous attardez pas trop non plus dans le bazar byzantin ou sur les lieux de pèlerinage littéraire : la pierre d'Homère, le souvenir du brûlotier Canaris, célébré par l'omniprésent Hugo dans ses *Chants du crépuscule* :

*Il te reste, trésor du grand homme candide,  
Ton long fusil sculpté, ton yatagan splendide,  
Tes larges caleçons de toile, tes caftans...*

ou la tombe de Psichari. Faites tout de même un saut jusqu'à Pyrgi, au milieu des lentisques et des oliviers, le village du mastic et des xistas, qui fourmille de popes, et prenez vite l'autobus bleu et blanc pour la côte nord : Marmoro.

A Marmoro, évitez l'hôtel. Demandez sur le port, par exemple dans cette psistaria où l'on vous servira le soir une friture accompagnée d'un pichet de résiné et d'une salade paysanne, tomates, olives et fromage de brebis frais, la « pension » de Koula.

Koula a la soixantaine. Son mari est mort peu après la naissance de son fils Michaëlis, qui est aujourd'hui cuisinier sur un navire de commerce, quelque part entre Rangoon et Rotterdam. Elle a tous les travers grecs : le sens des affaires, le verbe haut, l'effusion tripoteuse, la détestation de la solitude... qui sont également des qualités : le sens de l'hospitalité, le verbe coloré, l'art de mettre à l'aise, la passion d'être ensemble, qui s'écrit ici *παρεα*. Et une folie douce, assez internationale semble-t-il, qui est de construire des maisons.

C'est pourquoi vous ne passerez qu'une nuit ou deux dans la petite chambre blanchie à la chaux dont les volets bleus s'ouvrent sur un laurier rose et les maisons multicolores du village, qui descendent nonchalamment vers le port. Un matin, à l'aube, vous bâterez l'âne comme les voyageurs d'autrefois et partirez pour la montagne.

Le chemin de terre rouge montera devant vous entre les caroubiers et les pins, les anémones et les genêts. Aux citronniers, reconnaissables à leurs grappes de fruits énormes, succéderont les oliviers, qu'un printemps pluvieux a débarrassés de leur poussière grise. Vous franchirez une vallée aux escarpements fantastiques, hachés de pins calcinés, et, peu après le second col, sur une petite hauteur apparaîtra la chapelle de Sainte Irène. A ses pieds une vigne, et la résidence secondaire de Koula.

Vous imaginez qu'ici s'ouvrent les portes du paradis.

On vous servira l'ouzo avec des pétales de coloquinte frits sur le feu de pommes de pins, puis des œufs au plat, de la salade de câpres arrosée d'huile d'olive, du fromage de chèvre, des cerises et des nèfles. Après l'heure chaude, vous poursuivrez le chemin jusqu'à la mer où vous vous baignerez nus dans une eau de jouvence aérienne.

Vous rentrerez dans le soleil bas, sur les pas des pêcheurs, surprenant une perdrix rouge ou un renard pâle, et vous vous installerez sur le banc de pierre accoté à la chapelle, qui offre à votre dos la tiédeur de ses murs blancs, pour lire un chapitre de Durrell, dont la justesse à parler des îles grecques est confondante, écrire un poème heureux ou quelques mots à ceux que vous aimez.

\*

Huit ans plus tard, rien, dans cette île, n'a vraiment changé. Le même vent solaire nettoie le ciel, ébouriffe la mer dans la baie de Lo et les oliviers de la masticochora. Dans la capitale, le buste d'Homère aveugle fait toujours face au Trapèze Ethnique de l'Hellade, c'est-à-dire la Banque Nationale, et à Pyrgi la petite église byzantine des Saints Apôtres s'encadre depuis sept ou huit siècles sous une voûte de xistas – j'ignore comment nous avons pu ne pas la voir lors de notre première visite. La permanence du KKE a quitté la placette de la fontaine aux dauphins, où le même galactopoléonier un peu fêlé vend toujours riz au lait et yaourts de brebis dans un tourbillon de guêpes, pour l'étage du grand salon de thé du centre, et la plage de Vrontades, immortalisée par une photo de M. qui pour nous résume toute la Grèce, s'est enrichie de quelques tavernes.



Pour le reste, nous avons inauguré un nouveau moyen de locomotion, complément indispensable de l'indispensable seigneur ferry : la mobylette biplace ou, pour utiliser l'anglais du loueur, le « motogicle ». Première journée, les villages fortifiés de la masticochora, au sud. Hier, Néa Moni et les villages de montagne abandonnés de la côte ouest, Avgonima et Anavatos.

Aujourd'hui Volissos, au nord-ouest, après la longue traversée du cause Méjean local, et Limnos, avec sa plage de galets sombres. Il est cinq heures de l'après-midi sous les tamaris. La mer à l'ouest, plus verte que bleue, se souvient du meltem qui secoue sans cesse les détroits de l'Égée. Les heures passent.

Le temps grec s'est installé en nous et nous pensons au retour sans tristesse, mais en sachant déjà que, dès le premier soir, nous pleurerons la nonchalance perdue des îles !

## SAMOS

[...]

Tournefort décrit Samos comme un endroit où pullulent « une quantité si extraordinaire de perdrix qu'on en vend deux pour trois sols » et rapporte qu'on y voit « parfois des tigres qui viennent du continent en passant par le petit Boghas » (par ailleurs infesté de pirates). Un siècle plus tard, embarqué avec des pèlerins grecs en route pour Jérusalem sur la polaque Saint Jean, capitaine Dimitris Sterios (de Volos), Chateaubriand passe entre Ikaria et Samos mais, sans doute passablement distrait par l'irrésistible Natalie de Noailles qu'il doit retrouver à Grenade au bout du voyage, ne dit de l'île que ce qui s'en dit partout, à savoir qu'elle « fut célèbre par sa fertilité, par ses tyrans, et surtout par la naissance de Pythagore ». Durrell, qui a l'honnêteté d'avouer qu'il n'y a passé qu'un week-end, regrette qu'elle ne tienne pas les promesses de ses abords, « que les voyageurs victoriens qualifiaient toujours de sublimes » - probablement parce qu'il y a trouvé la nourriture désastreuse. Plus près de nous, t'Serstevens et Lacarrière l'ignorent.

Finalement, c'est encore Morand qui, sans rien en dire vraiment, donne envie d'aller y voir :

*Je me revois arpentant Vathy, la capitale, pour en sortir et accéder aux plantations de tabac : les blanches corolles du tabac mûr embaumaient l'air, les grandes feuilles dorées se balançant tout près du ciel, dans les filets des mâts de charge partant pour Alexandrie.*

*Nous faisons à Samos une escale impromptue, due à ce que nous avons épuisé toute l'eau du bord. Néro, néro ! hurlait le capitaine. Non, non, faisaient de la tête les autorités du port : un petit homme noir à casquette d'amiral. Krassi, krassi ! glapissait avec empressement la population. Le tunnel d'Eupalinos, censé amener l'eau du réservoir d'Hagiadès, restait vide, mais le vin de Samos déferlait sur notre pont, vin de la Mission catholique, vin des maisons allemandes, vin de Dimitrelos, vin de Goldstein, en bouteilles, en bonbonnes, en fûts. Faute d'eau, je lavai au vin de Samos mes mains noires de cambouis, et les eus plus noires encore et plus poisseuses après. Et quand je descendis à terre, je me vis, mieux que je ne le fus jamais, même en Afrique centrale, entouré d'un somptueux cortège de mouches, de guêpes, de moustiques, d'araignées planantes, de papillons, attirés sans doute par le parfum du cru de Samos qui, moi, me guérit pour le restant de ma vie des vins de dessert.*

Celui que nous buvons ce soir sur notre balcon, à la première loge du théâtre marin de Kokkari, parvient pourtant à prolonger le soleil disparu trop tôt derrière la montagne d'Ampelos.

\*

## THEOPHRASTE A SAMOS

La Grèce est le désespoir de l'agronome.

Botaniste, il a honte de ne savoir nommer tous les arbres : pins, tamaris à l'ombre miraculeuse, chênes verts, eucalyptus mendiants, acacias frileux, caroubiers portefaix, sans grâce, cyprès lames, ou idéogrammes (ici à Samos, ils sont légions), mûriers, figuiers, néfliers, citronniers, bougainvillées, arbres de Judée, et les oliviers aux troncs impossibles, vibrants dans la lumière, sages et souverains ; et toutes les fleurs : genêts, anémones, coquelicots cramoisis, clématites, torrents de lauriers roses et blancs, rosiers grimpants, géraniums, hibiscus, gueules de loup, jasmins, liserons, chèvrefeuilles...



\* fleurs sauvages de Grèce,  
gracieusement offertes (à Pythagorion) par le sucre BRAVO

Phytotechnicien, il s'était étonné, à Pyrgi, de ces fourrages amenés à dos d'âne jusqu'aux aires de battage circulaires, des orges charbonnées et des troncs d'arbre enduits de quel arseniate contre quelles chenilles carpocapses ? – et de l'épamprage long des vignes à muscat dans la plaine de Karlovassi...

Economiste, les structures d'exploitation le laissent perplexe, ces champs triangulaires gagnés sur la pierraille, à flanc de montagne, pour trois oliviers rabougris, ces dédales de terrasses pour la fierté d'un mur parfait de pierres dorées ; et plus encore le producteur, qui parcourt seul toute la filière agro-alimentaire : Koula de Marmoro presse sur place son vin et son huile et les porte à dos d'âne jusqu'au village, que le pêcheur-Zorba arpente en criant « psaaaaaria ! » avant de prendre l'autobus pour le chef-lieu, où il espère liquider ses invendus : rougets, maquereaux, daurades...

\*

*Prodest*, il est bon de cheminer sur une île lointaine avec un désir de mots et une boîte de couleurs.

Les mots pour nommer les plantes et les fleurs : roses de roche, orchidées, mastica, platanes...

(Sans doute est-ce la raison pour laquelle on désignait l'endroit dans l'Antiquité tantôt par *Anthemis* - les fleurs, tantôt par *Melampylos* - les lauriers, *Phylis* - le vert des feuilles, *Pityoussa* - les pins, *Dryoussa* - les chênes, *Kyparissia* - les cyprès, ou encore *Elaionssa* - les oliviers. Assez étrangement, il semble que rien n'ait été dit sur les fruits pendants, qui sont pourtant ici la providence du marcheur : les raisins d'une vigne abandonnée en-dessous de Stavrinides ou, dans la descente de Vourliotes, les noyers et les figuiers qui métamorphosèrent M. en sycoklephte).

Et pour dire l'œuvre des hommes : maisons, terrasses et tavernes autant que les fresques d'Aghia Matrona à Kambos ou l'icône d'Aghios Ioannis à Kokkari.

Mais il faut les couleurs pour en garder la mémoire – ce bleu et ces verts habités par les dieux, intemporels, enthousiastes.

(Les couleurs appelant tous les sens, comme le montre la gamme 2005 - en édition limitée - des chocolats glacés *Magic* :

Taste : chocolat noir, glace cerise  
Touch : chocolat au lait, glace praliné  
Vision : chocolat blanc, glace fraise  
Aroma : chocolat noir, glace fruit de la passion  
Sound : chocolat noir, glace vanille)

\*

Le Dimitroula contourne l'île par l'ouest en direction de Fourni. Le vrai bout de l'île est ici, au pied de l'himalayen Mont Kerkis, dans l'impasse de Drakkei et Kallitheia.

*C'est au village de Kallithea, oublié par la civilisation, tout parfumé du thym, de l'origan, de la sarriette et du thé des montagnes qui poussent jusque dans les courettes des maisons, qu'il faut chercher le mode de vie traditionnel de l'île, à l'image de cette vieille femme qui habitait le haut du village et prenait son miroir pour saluer d'un éclat de soleil les navires qui passaient. On raconte qu'un commandant, ému par l'attention, était même venu lui rendre visite. A chacun de ses passages, ce signal était pour lui comme la bénédiction d'une mère dans la solitude du voyage – cette histoire et celles qui parlent d'émigration, de la vie des marins et des pêcheurs péris en mer, on peut les entendre au café de Kallithea, en sirotant un métrio au centre de la terre et du ciel, de la montagne et de la mer...*

(traduit de *Samos News* n° 7, juillet 2005)



# DODECANESE

## LE CHINOIS A DEUX ROUES (Agathonissi)

Il est apparu sur le quai d'Agathonissi tandis que nous déjeunions d'une choriatici à la taverne Seagull en essayant d'oublier les garde-côtes polonais qui, aux tables d'à côté, trompaient la torpeur dominicale en s'enivrant de bière et d'ouzo. Petite vitesse sur un scooter gris, un immense sac bleu entre les jambes et sur le porte-bagages un présentoir plein de ce tout-à-un-euro dont les colporteurs ont le secret : tapettes à mouches, lampes de poche, trousse à outils de première nécessité... Sauf qu'il y a longtemps que les colporteurs ont disparu de nos campagnes. Celui-ci, socquettes tirebouchonnées sur des chaussures de ville, pantalon gris et chemisette gris-mauve, cachait ses yeux bridés derrière des lunettes rondes, rondes comme son visage inexpressif, son casque noir et ses manières qu'on imaginait assez muettes avec ses improbables acheteurs - à l'exception des chiffres, bien sûr.

Nous le croisâmes à plusieurs reprises lors de nos déambulations dans l'île, imperturbable, à petite vitesse sur son scooter gris. Il partait certainement du principe qu'une route asphaltée conduit à une habitation, c'est-à-dire à un prospect : son visage a-t-il exprimé de l'étonnement en découvrant qu'à Agathonissi les boulevards aux trottoirs de marbre construits avec les subventions européennes pouvaient déboucher sur nulle part ?

Il a pris avec nous le ferry pour Patmos et nous l'avons vu disparaître dans les rues de Scala qui émergeait de la sieste pour rabattre les rares touristes vers les hôtels vides.

Plus tard, nous parlerions de lui avec une sympathie prudente, un peu comme d'une énigme, tant il nous sembla évident que son chiffre d'affaires ne pouvait pas couvrir le gîte, le couvert, la location du scooter et les sauts de puce en ferry – sans parler du coût d'achat et d'immobilisation du stock. Alors ? S'il blanchissait, ce devait être les espèces d'un bien pauvre trafic, et s'il repérait les lieux pour implanter une de ces boutiques chinoises flanquées d'une paire de lanternes rouges qu'on voit fleurir depuis quelques années tout autour de la Méditerranée, Agathonissi semblait le dernier endroit à choisir.

Pour finir, comme c'est devenu le réflexe dès qu'une question se pose, je suis allé cliquer « chinois à deux roues » sur Google. A ma grande surprise, ce n'est pas la 10<sup>ème</sup> aventure de Gil Jourdan qui s'est affichée en tête, mais un article de Webcarnews.com intitulé : « Les scooters chinois à la conquête de l'Europe », dans lequel j'ai appris qu'il y avait 400 constructeurs de deux roues en Chine et que les Chinois détenaient plus de 10% du marché grec des scooters. C'était donc ça ! Comme le contrebandier de bicyclettes qui passait la douane tous les jours avec les sacs pleins de briques, ce que vendait notre colporteur n'était pas son tout-à-un-euro, mais ses deux roues !

## ASTYPALEA

### ASTYBUS

Grande joie hier soir d'avoir trouvé, placardée sur la porte vitrée du moulin « informations », ce qui nous épargnait un éprouvant aller-retour au port, une timetable des bus de l'île. Dès dix heures ce matin nous faisons le pied de grue devant le panneau « Astybus », à Pera Gialos, non sans nous être assurés, auprès d'une cliente du café d'en face, avertis que nous sommes de devoir croiser les informations en Grèce, que c'était bien de là que partaient les bus pour Maltezana : « oui, mais je ne sais pas à quelle heure ».

A dix heures trente arrive en silence (elle est électrique) une Volkswagen éblouissante de blancheur, siglée ASTYBUS. Le chauffeur, un peu étonné semble-t-il par notre propre surprise, nous fait signe qu'il va faire demi-tour sur le port. Logique, pensons-nous : il y a si peu de clients pour Maltezana si tôt un dimanche de pentecôte qu'il est plus rentable d'envoyer le chauffeur avec une voiture de service qu'avec le bus habituel.

La Volkswagen revient, mais entretemps un jeune couple de Grecs nous a brûlé la politesse. M. se penche à la portière et demande s'il s'agit bien du leoforio pour Maltezana (elle pense à part elle : « cela fonctionne à Astypaléa comme les dolmus d'Istanbul »)... Non, pas vraiment : il faut réserver sa place.

Bizarre. M. tente, auprès de l'épicière du steki, d'éclaircir la situation – qui s'avère tout à fait claire : il n'y a plus de bus à Astypaléa depuis une semaine !

L'iPhone achève de nous mettre les points sur les i : « La mobilité du futur est déjà une réalité sur l'île grecque d'Astypalea. Le service de covoiturage ASTYBUS a été mis en service ce jeudi 2 juin en présence du Premier ministre Kyriakos Mitsotakis et du Président du Directoire de Volkswagen Herbert Diess. Ce service de mobilité intelligent remplace la ligne de bus traditionnelle, qui offrait jusqu'à présent un transport public limité sur Astypalea. Contrairement à la ligne de bus, le service de mobilité fonctionnera toute l'année et permettra en même temps de relier un plus grand nombre de lieux différents sur l'île. Il fonctionne exclusivement avec cinq véhicules entièrement électriques de la marque Volkswagen... Le projet conjoint du groupe Volkswagen et de la République hellénique sert de futur laboratoire pour une décarbonisation rapide en Europe. » [d'après Mustapha Zemri, *Motors actu*]

Merveille du vocabulaire des marketeux : comment résister à un service « intelligent » qui vous propose de mettre en œuvre « la mobilité du futur » ! Quels pots de vin a versés Volkswagen, la star du dieselgate, pour obtenir, au nom de la sauvegarde de la Planète, la suppression d'un service public de transport en commun ? Avec quelles subventions de l'Europe ? Quelles sont les prochaines îles sur la liste ?

En écrivant ces lignes, je me dis que le philosophe cynique Onésicrite n'aurait jamais imaginé rencontrer un tel succès posthume dans son île.

## HALKI

*Il existe des incertitudes liées à la difficulté des observations, aux imprécisions linguistiques, à la fiabilité des observateurs et des instruments de mesure, à l'utilisation de connaissances empiriques et à l'imprécision du raisonnement humain... Le terme de flou nous permet de prendre en compte ces ensembles aux frontières mal définies.*

Louis Gacogne, *Cours flou*, 1993

Halki se trouva d'emblée sous le signe du flou, avec la rédaction ambiguë du Routard : le port qui "a retrouvé tout son charme après une restauration intelligente des maisons", était-ce Halki ou Skala Kamirou, l'embarcadère sur la côte nord-ouest de Rhodes? Et la traversée de l'île, "balade fantastique par le sentier muletier de crête jusqu'au monastère désert d'Haghios Ioannis", visait-elle Rhodes dans sa petite largeur ou Halki dans sa plus grande longueur?

Sans port aux maisons pleines de charme et monastère désert au bout d'une route de crête, nous n'avions aucune raison de ne pas poursuivre sur Symi pour attraper la correspondance de Tilos. Nous prîmes le parti de ne décider qu'en vue du port.

Là, derrière le cap ocre, à l'abri du meltem. Les petites maisons carrées aux frontons néoclassiques, blanches cousines de celles de Symi, disposées en théâtre autour du vaste quai où dansent de beaux caïques, et le mur d'écho de l'îlot Nisa, qui fait le soir une pyramide de lumière : cela semble parfaitement conforme à notre première lecture du Routard, et promet monastère désert...

Mais Antonis, le capitaine de l'Aphrodite, qui fait de la retape sur le port pour remplir son caïque et tente vainement d'oublier dans l'ouzo sa femme et ses trois filles restées à Rhodes, n'a jamais eu vent du moindre "moni" à Halki (il y en a pourtant un, que nous finirons par découvrir à Tilos, sur une carte postale épinglée dans la salle du restaurant Irinia !). Et les petites maisons symiesques, désespérément closes, ont toutes été réquisitionnées par Kalastrina Holidays, qui déverse à la nuit sa marée d'Anglais blafards sur le port - élucidant le mystère de la prolifération des chaises Allibert aux terrasses des restaurants vides.

(Et nous devant l'arnaki à la broche qui rêvions de quelque fête votive!)

Nous nous empressons de quitter cette île fuzzymaniaque, non sans avoir à déjouer un dernier piège : le rafioteur pirate qui doit nous mener à Tilos a décidé d'avancer son départ d'une heure pour cause de gros temps...

## KARPATHOS

### OLYMPE

A trois heures d'avion de Bretagne, vingt-quatre heures de ferry du Pirée, deux heures de caïque de Pigadia et autant d'un chemin dont il arrive qu'on perde la trace dans la montagne parsemée de chapelles blanches, parmi les menthes et les lauriers roses, quelques oliviers et figuiers, une terrasse de vigne, le grand arbre-village converge vers une placette pointue, de quoi tenir une petite paréa de buveurs d'ouzo-me-bigorne, dos à la maison claire où vécut Nikos Sakellaris de 1897 à 1986, comme l'indique la plaque de marbre apposée au-dessus de la porte.

A la base s'ouvre le café La rencontre, où l'on peut venir le soir déguster des loukoumades en écoutant un duo de bouzouki et de tsambouna. Le plus long côté, au sud, est occupé par le café-restaurant Parthénon : chèvre au menu du jour, au milieu des géraniums et des cris de joie des aficionados de football lorsque la Roumanie marque contre la Bulgarie.

Du sommet de la placette partent l'escalier de l'église et, à gauche, comme à la dérobee, une ruelle qui plonge au nord, au vertige de l'Egée, qu'on n'attendait pas si proche et si basse. Sur l'arête de schiste où s'écorchent meltem et nuages sont les moulins d'Olymbos, dont deux moulent encore le grain.

Des balcons de l'hôtel Etoile, près du ciel, on voit dans les lentes plages de lumière du matin des femmes en robe blanche et fichu fleuri s'activer près des fours à pain du village. Elles offrent à l'étranger curieux une pita d'herbe chaude qu'on mange avec délice, dans un instant de bonheur à partir duquel s'ordonne toute l'écriture d'Olymbos.

## NISSIROS

Epicure avait un jardin à Nissiros.

Premièrement parce que son tronc de cône parfait, posé sur la mer uniment bleue, se donnait pour ce qu'elle était : un volcan. Ensuite parce que la nature y était diverse et mesurée, généreuse à qui s'efforçait, limpide comme une étoffe de soie dans la lumière.

Des sentiers muletiers aux pavés d'obsidienne noirs et lisses escaladaient la montagne à la rencontre des chapelles de sucre, entre des terrasses de figuiers et d'amandiers. Aux détours, un laurier rose ou un buisson de genêts. L'avoine et les fèves venaient sans effort, mais la règle était toujours tempérée : la trachyte gris-perle se substituait par endroits à l'obsidienne et l'on tombait parfois sur une terrasse d'oignons plantée de poiriers ; ailleurs la vigne courrait entre les oliviers, des figuiers de barbarie lézardaient les murs ; c'étaient des chênes kermès le long du chemin ou des tamaris sur le bord de la mer, et des fougères poussaient dans l'ombre du ruisseau.

Au printemps, la montagne était verte, mais sans luxuriance. Les fleurs simples, giroflées, bleuets, cistes... trouaient les talus. On était aussi loin de la pierraille des Cyclades que des forêts de Samos.

A dire vrai, l'aridité de la côte sud biaisait un peu cette image, et la côte nord, faite d'une gigantesque coulée de pierre ponce, avait été défigurée par les carrières des hommes : il en reste des entailles blanches sur le flanc de la montagne, des camions rouillés et une passerelle de chargement, à moitié démolie, qui s'avance dans la mer.

La pierre ponce, excellent isolant, est aujourd'hui exploitée sur l'îlot de Giali, en face de la capitale, et exportée à prix d'or vers l'Amérique. C'est aussi vers l'Amérique que se sont expatriées les forces vives de l'île : la plupart des terrasses sont abandonnées et les figuiers et les amandiers, l'ancienne richesse de Nissiros, sont morts plus sûrement du manque de soins que de la sécheresse, que ceux restés au pays invoquent par pudeur.

Mais ces bémols ne suffisent pas à justifier l'emploi de l'imparfait : Epicure a toujours un jardin à Nissiros. Seule ma hantise du hiatus m'a fait renoncer au présent. Qu'eût pensé en effet de cet alexandrin gueule cassée : « Epicure a/un jardin... » celui-là qui le premier comprit, si l'on en croit son héritier Lucrèce, « que tout le mal vient du vase lui-même [vitium vas efficere ipsum], dont les défauts laissent perdre tout ce qu'on y verse »...

## FIGURES DE NISSIROS (extraits)

[...]

Les Hongrois sont venus ici pour un an avec armes et bagages et, pour certains, femmes et enfants. Mission : transformer des géothermies en kilowatts. Ils ont installé leur chantier, conteneurs et machines barbares, dont un derrick, à proximité immédiate des cratères, et travaillent toute la journée dans les vapeurs de soufre. Leur minibus les ramène le soir à l'Hôtel des trois frères, qu'ils monopolisent et où les attendent un goulasch peaufiné par leur cuistot, qu'on voit s'affairer dès l'aube à sa fenêtre, et les programmes insipides de la télé grecque. Le dimanche, ils vont faire du nudisme sur la plage de Φελλα ou bouquinent sur la terrasse de leur hôtel en écoutant du disco.

L'impression première qu'ils donnent est fautive : ils ne sont pas tous antipathiques (ils proposent à l'occasion leur minibus aux marcheurs) et ne vivent pas tout à fait en autarcie – la petite fille de l'un deux baragouine le grec, on en croise certains dans les restaurants locaux et leur blondeur fait battre le cœur des jeunes iliennes...

L'unique autobus de l'île a des horaires fantaisistes. Le chauffeur porte une chemise tahitienne et il a épinglé au-dessus du pare-brise la photo d'un chimpanzé soulevant la mini-jupe d'une brune ravie. Son épouse fait office de contrôleur. Elle affiche une telle vitalité qu'on oublie son boitillement et sa tendance marquée à la chondropygie – qui est la version féminine de la chondrokylie des pallikares vieillissants. Elle a une plaisanterie pour chaque passager et montre à présent à sa voisine deux épis de maïs en laine qu'elle vient de tricoter pour ses jeunes enfants.

Emborio, village en ruines au bord du cratère. Quarante-cinq habitants, paraît-il, vivent encore ici à l'année, dont une mère de famille heureuse qui n'envie pas les exilés d'Amérique et d'Australie. Son fils aîné, Yannis, est aux machines dans les cargos ; La cadette est mariée au cafetier du village (αυγα ματια et salade de câpres au-dessus du volcan en écoutant Julio Iglesias). Le troisième s'est fait embaucher comme manœuvre par les Hongrois. Deux autres sont au lycée. La petite dernière s'extasie avec elle sur la photo d'Anna et Nikolaz que leur montre M. Maternité méditerranéenne !

Les vieux pêcheurs de Pali ne battent pas le pavé du port, entre deux alcools, en rêvant d'anciens retours de pêches miraculeuses. A l'instant précis où l'ombre de l'église au toit rose finit de gagner la terrasse du café, ils quittent leur demeure, tirés à quatre épingles, et s'attablent pour une partie de cartes ou d'arguties politiques, sans un regard pour les touristes, qu'une si belle indifférence vexe et ravit à la fois.

Les enseignes approximatives des commerces de Nissiros ont été rédigées et peintes par Georges Kartaphilis, peintre-historien-photographe (et accessoirement danseur) de l'île. Stratège commercial et homme de culture, il a investi le point névralgique de la ruelle principale, là où elle s'étrangle avant de se diviser, à gauche vers la grand-place (deux ou trois arbousiers à l'ombre desquels attendre le soir devant un métrio), à droite vers l'église et le monastère, en prenant soin d'établir à gauche sa galerie d'art (le profane) et à droite son musée d'histoire (le sacré), qui annonce des

Archeological findings  
Byzantine icons  
Archeologies – folk lore  
The bible on parchment  
Nisyrian histori durin the middles ages  
History of klassic fortif Nisyros  
archological findings  
Medieval mpas of Nisyros  
Burtoni 1547 / Piacenza 1688  
Dapper olfert 1636-1689  
Marco Yitsenzo Coronelli 1650-1718  
Phototyped aecheological epigrams,

mais ne dit rien des estampes japonaises, réservées aux Allemandes solitaires.

Le patron du café Tonys (Pastry shop / Coffe house / Milk / Yaghurt / Eggs / Service with smile) et du restaurant Spesial Franzis s'appelle en réalité Zervos et il est parfaitement grec.

Il a du maître queux la corpulence et l'uniforme, y compris le foulard rouge et la toque : tous les touristes de passage l'ont photographié à côté de son fourneau où rôtissent les poulets export des abattoirs Doux de Châteaulin. On trouve dans son café les seuls yaourts frais de l'île et lui seul, à l'heure digestive, vient offrir à ses derniers clients la cigarette et le métaxa. Tonys-Franzis, c'est l'art de vivre grec devenu savoir-vivre, c'est la civilisation au bout de la terre.

Une sirène vagit dans le silence bleu sommeil de l'île. Une fois, deux fois, sans arrêt. Cela vient de la mer, de l'est, et se rapproche rapidement. Tout à coup, le cap Akrotira se dédouble et s'élance vers Mandraki – c'est un monstrueux porte-conteneurs : bateau-fantôme éclatant de blancheur, sans un mouvement à bord, il fend les flots à une vitesse inquiétante, dans la vagissement ininterrompu de sa sirène. Est-il en perdition et pourra-t-il éviter de (se) fracasser (sur) la jetée du port ? Ou plus simplement veut-il sommer les caïques de s'écarter pour lui laisser place et éviter les remous meurtriers de son sillage ?

Il disparaît derrière la colline du monastère et l'on imagine l'officier de quart, de la passerelle, plongeant du regard dans les cellules monastiques, échange de blancheurs. La sirène alors se tait et l'île, tout danger écarté, retourne à sa torpeur.

... Tonys-Franzis nous apprendra le soir que le commandant du navire est de Nissiros et qu'il n'a fait que saluer son île, selon la coutume.



L'au-revoir de Fratzis Zervos : un peu de sel dans la note, un verre du vin de ses vignes, vieilli en fût de chêne pendant huit ans, et une fiole d'ouzo accompagnée se sa carte de visite.

**RESTAURANT**  
**«SPECIAL»**  
**★ FRATZIS ★**

---

**★ GREEKS FOODS**  
**★ FRISHES FISHES**  
**★ LOBSTERS**

**ZERVOS FRATZIS**

---

**MANDRAKI — NISIROS ☎ (0242) 31-236**

---

## "AH, QUE CE QUI IMPORTE A PEU DE VISAGE !"

Onze ans plus tard, retournant sur les lieux d'un bonheur sans lendemain, qu'on pensait naïvement avoir épuisé par l'écriture, on prend la mesure des ruses de la mémoire et des lacunes du livre.

L'île, dont on gardait le souvenir d'une jungle sans fin, s'est arrondie, rétrécie, et l'îlot de la pierre ponce, qui l'accompagnait comme un petit bateau pilote aux confins de l'Egée, barre aujourd'hui tout l'horizon nord-ouest. Les ors de juillet ont effacé la craie pâle de mai, et le rivage s'est construit : un gigantesque établissement thermal, à allure de caserne, endeuille la baie de Pali ; la crique de Phella, où nous nous baignions nus comme dans l'inoubliable publicité de Huit, est couronnée d'un hôtel aux normes teutonnes ; et les quais de Mandraki se sont doublés d'une haie de tavernes où viennent s'étaler, entre onze et seize heures, les chairs bouffies de bière et de coke des hordes de Kos.

Ailleurs, les signes se sont déplacés. Au débarcadère, l'hôtel Romantzo et son hôte maladroit sont toujours là, mais écrasés par les nouveaux venus du bord de mer qui encadrent les Trois frères, squatté naguère par les géothermiciens hongrois. Au pied du monastère, la pension Fraîcheur, dont les anciennes diapos saluent la mise hors d'eau, s'est fondue dans les maisons sans âge du vieux port : la chambre des époux, dont le balcon s'ouvre aux couchants glorieux, est occupée par deux jeunes pallikares français qui, aux petites heures du matin, emplissent le couloir de leurs gémissements de plaisir. Fratzis, devenu impotent, a émigré au centre du village pour se spécialiser dans les tablées de tour-operators (et justifier la signature inchangée de son enseigne : "restaurant spesial") : son ancien établissement, mi entrepôt mi dépôt, tombe lentement en ruine, blessant au cœur les clients d'autrefois qui y lisent leur jeunesse perdue. Quant à l'inénarrable Kartaphilis, il ne se manifeste plus que par ses plaquettes fanées aux devantures des épiceries et, sur la route du port, par une composition d'objets hétéroclites "dédiée au peuple de Nisyros", digne du facteur Cheval : il faut un œil averti pour repérer sa porte close au moulage du jeune hoplite fatigué qui est la fierté archéologique de l'île.

On pense à la *Rue Traversière* de Bonnefoy, parcourue de façon inverse, ou oblique : l'île du souvenir, l'île écrite, à chaque pas retrouvée, différente certes, mais retrouvée, n'est-elle pas une autre Nissiros ? Et on aime que ce volcan oublié de l'Egée porte ainsi le "nom troué de feux" qui assure le passage.

## TILOS

En 1776, Grégoire est venu de Symi peindre cette fresque redécouverte en dégagant une porte voûtée de l'église du monastère d'Haghios Pandeileimôn. Un moine, qui a le regard et la barbe d'un roi d'Assur, y présente une maquette du monastère, fidèle dans les détails sinon dans les perspectives, dont la maladresse fait penser aux châteaux des petits maîtres toscans : la tour tronquée, les cellules des moines sur deux niveaux, le dôme de la petite église byzantine.



Il y manque les arabesques des cours, dessinées avec les petits galets noirs et blancs de Nissiros, la voisine volcanique, et l'immense platane qui plaque le monastère contre la falaise et le dérobe à la vue des pirates. A son ombre, en silence, après la rude marche dans la lumière oblique et les cris d'oiseaux un peu sacrés (rapaces, rolliers), on s'imprègne lentement de "l'esprit du lieu" : Tilos ici mûrit, mais la parole ne sera donnée qu'au soir, sur les hauteurs de Microchorio.

Dans la lumière inverse, le village fantôme monte de la terre rouge et des vastes terrasses de chênes vélani, dont le tanin des cupules était recherché jadis pour obtenir de profondes teintures bleu de corbeau. Les façades ruinées éclairent la crête de la colline, vers l'ouest et la mer où les marins imaginaient les fastes de l'île rebelle. On progresse d'une ruelle à l'autre, cou coupé par le soleil, la gorge soudain plus sèche, entre les troncs de pierre des figuiers morts que la main salue. Le voile se lève. Quelle est cette voix dans le silence grandissant? Non pas la mort : nulle peur ici, nulle tristesse. Hauteur, humilité. Joie d'être là, et grâces rendues - à qui, sinon aux chèvres, sentinelles insolentes à contre-jour, sur le plus haut roc.

## IONIENNES

## CEPHALONIE

Au fond de la ria d'Argostoli, là où elle devient le lagon Koutavos, entre la gare routière et l'étrange pont-chaussée Devossetos (de De Bosset Charles Philippe, qui le fit construire en 1812 pendant l'occupation anglaise), se trouve un café sans nom qui fait penser aux terrasses de Varna avant la chute du Mur. Attiré peut-être par l'arboretum qui l'entoure : lauriers roses, figuiers, oliviers, tamaris, eucalyptus... un volier de vieilles Anglaises s'y est posé le temps du thé d'onze heures, probablement sur la route de Metaxata où elles iront ce soir, au soleil couchant, déclamer des vers de Byron devant la statue du grand homme, à la façon de leurs consœurs rencontrées jadis (déjà) à Skyros, sur l'esplanade Rupert Brooke.

Derrière l'énorme ombre chinoise du mont Atros, qui me ramène au Chenoua de Típassa (et les lumières de la plage de Poros à celles de Stora), Ithaque retourne à la nuit. On ne voit bientôt plus sous les étoiles que les éclats très espacés du phare du Cap Saint Jean. Sur notre balcon-passerelle du rooms for rent Posidon, je pense à l'introduction du guide touristique de Céphalonie qui se termine par ces vers :

*The journey has started,  
The dream is beginning to unfold.*

sans mention de l'auteur - Shakespeare ? Byron ? Gilbert Trigano ?

## LEUCADE

Notre chambre à l'hôtel Patras donne sur la grand-place de Leucade. La rumeur de la ville en fête le samedi soir monte vers nous par vagues, qui explosent parfois en cris d'enfants et en rires d'adolescentes échauffées.

[...]

Il semble qu'il n'y ait pas de casse automobile à Leucade. Il n'est pas rare qu'une carcasse impose le sens unique à une rue étroite de la vieille ville. Sur une place à l'écart, derrière la belle demeure néo-classique qui abrite la bibliothèque municipale, deux antiquités attendent côte à côte les futurs archéologues du XXème siècle : une 2 CV et une NSU « Prinz » - la première distille un parfum aérien de vacances familiales sur les routes du Tour de France ; les *Starter tests* de Jidéhem m'ont fait rêver de la deuxième dans le journal de Spirou.

\*

Un orage terrible remonte l'île vers le nord avant d'aller fracasser les montagnes épirotes, qui se dressaient à l'horizon l'instant d'avant, nettes et proches comme jamais. Eclairs larges comme le bras, lourd rideau d'eau aveuglant la scène du village. Le soleil revient à gauche au-dessus de la colline hérissée de cyprès, comme par enchantement. Mais la mer écumeuse, zébrée de barres sombres, garde durablement le souvenir de la colère des dieux. On pense à Ulysse, dérivant sur son navire devenu épave après avoir perdu son équipage à Thrinacie-Méganissi, à un jour de navigation au sud, et l'on comprend que l'île d'Ogygie soit introuvable : Calypso est un rêve de condamné.

\*

Lefkas, dans l'attente du bus de Nydri et de l'embarquement pour Meganissi, au café Karphani, qui s'enorgueillit d'être le plus vieux de l'île (depuis 1926). Les murs sont tapissés de photos jaunes et mauves où les photos de famille des propriétaires successifs voisinent avec des portraits de résistants et les souvenirs d'un récital mémorable de la Callas dans la capitale. La pluie a refoulé à l'intérieur les abonnés au premier rang de la terrasse. M. lit la météo dans le journal – pluie sur tout le pays, cadeau d'une méchante dépression centrée sur la Bulgarie (qu'on peut du reste visiter à partir d'ici pour quatre cents euros la semaine), beau fixe sur l'Europe de l'ouest. Devant passe entre les gouttes la foule affairée du vendredi matin : vieilles femmes en noir, depuis longtemps indifférentes aux caprices du temps, jeunes types en scooter grimaçant sous la pluie, mères dans l'équipage de poussettes encapotées. Le rythme complexe d'une partie de tavli, où le roulement aigret des dés s'enchevêtre avec le clac ! violent des pions déplacés, accompagne la rumeur des conversations.

# CRETE

AVRIL 1996

## ANASTASIS

Vers la lumière. S'envoler pour la Grèce le samedi saint de la pâque orthodoxe. Appareiller pour la Crète dans les pétards sur le Nikos Kazantzakis, taureau de nacre amoureux de la belle étrangère Europe sous les platanes de Gortyne, dans un éternel printemps.

Le grand ferry glisse sur l'eau huileuse du port. A l'est, sous le croissant de lune turque, une balafre de bronze bleuit la nuit. Dans un quart d'heure, les feux rouges des grues de quai encadreront l'aube rose. Dans une heure, le grand jour balayera les derniers noctambules d'Héraklion endormie dans les papiers gras et les rent-a-car closed.

Griserie de la route, qui monte dans une clarté pétillante, l'odeur du thym et les cerisiers déjà verts sous leurs fleurs.

Saint-Dimitri d'Anogia, au pied du Mont Ida blanc de neige, cassé par le sable de Libye. Les hommes bottés baisent l'épaule et la main molle du pope, et l'icône du saint, suivis des femmes en noir et de la jeunesse insolente du village. Les enfants portent des cierges de couleur auxquels sont crucifiés des batman et des poupées barbie. Komboloï barbare des coups de revolver et des pétards, parfum d'encens et de gras d'agneau.

\*

## PALEOCHORA 2

Le soleil que le présentateur sérieux comme un pape nous a promis hier soir à la télévision de Georges Polakis, welcome-fantastic-view sur la vallée de Képhali, tarde à s'installer. Lumière lacérée de nuages, coulées de vent glacial désarçonnent le voyageur habitué au beau fixe grec. L'été fragile procède par accalmies.

A Paléochora enfin, le vent tombe avec la nuit lavande. A l'horizon sans fin de la mer libyque, nous retrouvons le goût fort des soirs anciens, et renouons avec la durée.





\*

### CHORA SFAKION

Il a plu dans la nuit. Une couverture de nuages alourdit la lumière. En face du lit, la porte s'ouvre sur la mer. Le balcon est un passavant, d'où l'on entend l'eau grise se briser sur la joue droite de l'étrave. Nous longeons la côte de Norvège, prise dans une brume gris-bleu.

Un caique penché, qui tend ses filets jaunes sous le vent, focalise les derniers rayons du soleil. A l'horizon, Gavsos, long cétacé bleuté, est posée sur le fin coussin de brume blanche qui parcourt l'arc de la mer sombre, mouchetée d'écume. Le ciel rosit à droite au-dessus du quai, allège la mer, l'aplanit. Les guirlandes d'ampoules des tavernes s'allument, puis le petit feu rouge clignotant qui marque l'entrée du port.

[...]



\*

## LA TERRE ET LE TEMPS

Au commencement était le temps : comment sans lui expliquer le fini et l'infini (à quoi la réponse monothéiste ne coule pas de source, du moins si l'on en croit Saint Augustin, qui vécut sur les rives de cette mer) ? Mais pour qu'il y ait monde, il fallut que le fini et l'infini ne retournent pas au temps, qu'une image (qui est de l'espace) les subliment : un oeuf d'argent enrobé de nuit, d'où naquit évidemment la lumière, principe d'amour (la lumière divise et rassemble)- le soleil et la lune, la terre et le ciel. La suite, aux dires d'Hésiode, est plus croustillante : la terre amoureuse, couverte toute entière par le ciel, finit par enfanter le plus terrible des enfants, un titan aux idées retorses, homophone du temps. Ce nouveau temps, tombé sous le charme de la chevelure de Rhéa, refuse de vieillir. La voulant toute à lui, pour toujours, il s'emploie à dévorer ses enfants. Grâce au subterfuge d'une pierre enveloppée d'un linge, Zeus diktéen échappe au massacre. L'enfant sauvage (mais non sans mémoire) sera élevé en compagnie du bouc Pan par Amalthée, une chèvre kri-kri.

A qui veut-on faire croire que Cronos n'est pas un avatar de Chronos ? Le passage du kappa au ki est un truc de prêtres. Le paysan de Crète sait bien que le temps s'inscrit dans les mise-bas et les fruits, que le cycle des saisons témoigne des noces du ciel et de la terre. Et, par une lourde matinée d'avril, le voyageur qui dévale le sentier de chèvres entre le plateau d'Anopoli et la crique de Loutro, dans une pâque d'oiseaux, de plantes grasses et de fleurs.

\*

## LE MERLE BLEU DE KATO ZAKROS

Aux derniers jours de ce voyage fertile en oiseaux : pouillots véloces de Phalassarna, perdrix choucar, traquets pie et pie-grièches à tête rousse d'Omalos, vautours fauves et cochevis huppés d'Anopoli, huppés fasciées et loriots d'Agios Ioannis..., au soir d'une journée bénie des dieux, inaugurée par une dégustation de tsipouro de Kritsa, poursuivie par les fresques merveilleuses de couleurs et de spontanéité de la Panaghia Kéra et un repas de rougets grillés sous les tamaris de la plage du bout du monde de Palékastró, avant l'accord parfait de la baie de Zakros, bruisante de roseaux, il fallait qu'il fût là et nous donne, après avoir longuement ménagé son entrée en scène (car nous le pressentions), son meilleur profil aux crêtes rouges de ces gorges où, parmi les figuiers sauvages et les lauriers roses, nous levions sur sa trace de pâles bouquets de chevaliers cul-blanc et de gobe-mouche gris, immobile dans sa livrée changeante selon l'air et la lumière, tantôt craie, tantôt satin, très ancien et très jeune, l'aristocrate *Monticola solitarius* dont Paul Gérodet, qui nourrit pour lui une passion contagieuse, nous dit "qu'il habite encore l'Acropole d'Athènes et les grands monuments de Rome... Solitaire et sauvage, il trouve son désert même au sein des grandes cités".

Ou bien, oiseau des origines, un peu égyptien ou persan, porte-t-il en lui ce fragment du désert qu'il nomme.

... Huit heures du soir. Un long nuage, au ventre gris acier et aux superstructures d'un blanc irréel, traverse la baie de Zakros comme un vaisseau spatial. Sous lui monte la nuit, tandis qu'au-dessus règne encore l'azur - fenêtre de temps inscrite au pignon du ciel. En face, à l'aplomb du voilier de schiste qui orne la façade marine de la pension, la lune en son croissant, déjà haute, qu'effacent par moment de grandes buées bleues.

Merle bleu, mon semblable rêvé au jeu du portrait chinois, je voudrais ce soir être toi dans le vibrant crépuscule de Crète.

Au musée archéologique d'Héraklion, deux jours plus tard.

... Parmi les asphodèles, les iris et les pivoines blanches de Crète, le merle bleu des jardins de Cnossos salue son cousin de Kato Zakros. Jacques Lacarrière : "...comme on pénètre en un pays de fresques bleues tremblant de l'autre côté des miroirs et des failles du temps".



OCTOBRE 2020

## L'ANGE A LA LYRA

... Panagia Kera, encore un pèlerinage.

Ce qui ne cesse de nous émouvoir, sept siècles plus tard, est peut-être moins ce qu'on appelle par paresse la beauté (qui bien souvent ressemble aux oiseaux blancs sur la mer du conte de Johan Bojer que je viens de lire, qui n'existent que dans la tête de l'amoureux aveugle), que les signes de vie bien réels que nous ont adressés là les fresquistes byzantins – aussi bien dans le traitement des personnages : la main de la petite Marie posée sur le bras de son père, la tristesse de Joseph, le sourire malicieux de Saint Antoine..., que dans les détails de certaines scènes : les poissons et le voilier du Jourdain dans celle du baptême du Christ, les radis blancs de la Cène, la chemise rouge que tient Saint Paul sous le bras, dans laquelle il a rangé ses épîtres...



Sur la voûte de la nef nord, au coin droit de la fresque du Jugement dernier, coincé entre le dernier apôtre, assis sur un canapé recouvert d'une riche broderie, et l'arche de renforcement où officie le Maître de cérémonies du Ciel, qui déploie un rouleau étoilé, se tient un ange dont le fin visage grave aux cheveux bouclés émerge d'une forêt d'auréoles et d'autres visages plus larges et plus grossiers, un peu effacés ou seulement esquissés, peu importe, on ne voit bientôt plus que lui (j'ai aussitôt

pensé à l'ange de l'Annonciation de Pisanello, à San Fermo Maggiore, qui m'avait tellement fasciné à Vérone), la tête penchée, le regard fixé sur la bible que l'apôtre a ouverte sur ses genoux, comme s'il s'agissait d'une partition, ou peut-être, ange musicien, n'écoute-t-il que ce qui chante en lui, car il semble bien qu'il tienne dans sa main gauche, contre sa poitrine, un petit instrument à cordes – une lyra – est-ce mon imagination qui me joue des tours, suis-je en train de devenir l'aveugle du conte ?

Et voici que l'ange à la lyra transfigure toute l'iconographie de la basilique; tous les visages, les paysages et les couleurs se fondent en un seul chant, qui s'inscrira dans la mémoire plus sûrement que les pauvres photos.

JUIN 2021

## TAVERNE SARAKINA

« Sarrasine », parce qu'au neuvième siècle les pirates sarrasins avaient choisi cette crique inaccessible de la côte sud comme port d'attache, d'où partaient leurs raids vers Lesbos, la Chalcidique et les côtes adriatiques. Encore aujourd'hui, il faut, pour atteindre Tsoutsouros, franchir le mur des Astérousia. Après l'infinie mer d'oliviers de la Messara, la route s'élève d'un coup dans un paysage minéral, avec des pentes dignes de la Casse déserte de l'Izoard. On plonge ensuite dans la mer libyque, qu'une fin d'après-midi ventée frise de blanc à l'horizon, mais qui déploie son vert brasillant au pied des tamaris sur la plage de sable noir, élixir de jeunesse pour les vieilles Grecques qui nagent lentement en gardant leurs chapeaux de soleil.

La levée du confinement était trop récente pour que le flot des touristes eût atteint cette petite station balnéaire oubliée des guides, où l'on avait eu la sensation de pénétrer par surprise, sinon par effraction. Bien qu'on fût début juin, le soir venait tôt à l'heure européenne. On avait longé la plage et traversé le port désert, épicerie aux volets clos, caïques à sec, sans rencontrer âme qui vive. Les restaurants fermés se succédaient à mesure qu'on avançait vers l'est et la nuit, et nous commençons à nous mordre les doigts d'être revenus sur nos pas en souvenir de la soirée euphorique que nous avons passée ici en octobre dernier, à la psarotaverna Sarakina : les miracles ont la vie courte.

Mais celui-ci se renouvela pourtant. Nous fûmes ce soir-là, au bout du village, dans la nuit d'encre et le petit vent frais qui venait de la mer, proche à toucher, où se jouait autour de la digue un incompréhensible et silencieux ballet de lumières blanches (la succulente seiche au vin de nos assiettes aurait-elle été braconnée ?), les deux seuls clients de la taverne Sarrasine.

L'addition nous fut apportée dans un dépliant trois volets décrivant en quatre langues les bonnes raisons de croire aux miracles, la plus belle étant de pouvoir à son aise écouter « le bruit de la mer... ce son qui touche et vivifie votre âme, l'esprit et le cœur ». Suivait l'extrait d'un poème de jeunesse de Cavafy, *Φωνη απ' την θαλασσα*, dont la version française nous laissa songeurs :

*La Chanson tendre de la mer chante,  
Chanson écrite par trois grands poètes,  
Soleil, vent et ciel.  
Chanter avec sa voix divine,  
Quand se répand la gravité sur son épaule  
Comme une robe faite, par un temps d'été, pour elle...  
Sa mélodie apporte des messages sympas.  
Il apporte à l'esprit, la jeunesse passée,  
sans amertume et douloureuse nostalgie.  
Le souvenir discret de amour passée,  
Sentiments oublié reviennent à la vie,  
Les vagues bercent un souffle doux et profond.*

Ne pas oublier d'écrire à Michalis, le patron, pour le remercier de l'accueil et de la cuisine, et lui suggérer d'utiliser, dans la prochaine édition, la traduction de M. :

La mer nous psalmodie une chanson tendre,  
une chanson écrite par trois grands poètes,  
le soleil, le vent et le ciel.  
Elle chante de sa voix divine,  
tandis que sur ses épaules l'été  
déploie la paix comme une robe.

Sa mélodie apporte aux âmes  
de frais messages. Elle rappelle la jeunesse enfuie  
sans amertume ni chagrin.  
Les amours passés parlent bas à l'oreille,  
des sentiments oubliés revivent  
dans la douce respiration des vagues.

# JOURNAL DE CHYPRE

(Juin-octobre 2003)

(Extraits)



29 juin

Sur Cyprus Airways, la classe « Aphrodite » correspond à la classe économique ; la classe affaires s'appelle « Apollon ». Que faut-il en conclure ?

[...]

Ce pays, qui a la forme d'une guitare électrique, rêve d'Amérique. A l'Holiday inn de Nicosie, les génies du marketing ont encore frappé. A les en croire, on trouve ici les meilleurs oreillers de Chypre - mais si jamais le modèle standard ne vous convient pas, vous pouvez demander qu'il soit remplacé par un *πουπουλα μαλακο* (doux à plumes naturelles) ou un synthétique anti-allergique dur (*στερεο*) ...

30 juin

Evidemment, ce qu'il importe de savoir sur Chypre n'est pas dans les articles lénifiants de *Sunjet*, la revue de Cyprus Airways. L'inauguration d'une « route Aphrodite » dédiée au tourisme culturel ne suffira pas à écarter les nuages qui assombrissent l'insolente santé économique de l'île. Les Anglais, comme partout fidèles à leur ancienne colonie, n'y suffisent plus, même s'ils continuent à y investir pour leur retraite. A la guerre du Liban, qui a vu affluer les capitaux des millionnaires de Beyrouth, a succédé, après la chute du Mur, le flot des affairistes russes : la majorité de la flotte marchande de Russie est immatriculée dans le port franc de Limassol, et la seconde colonie de l'île est aujourd'hui constituée de vingt mille résidents russes ; pas un bar ou une taverne de Nicosie où l'on ne soit servi par une belle blonde indolente (pour les ménages, les Chypriotes emploient au noir des Philippines, qui sont encore meilleur marché et, paraît-il, sèment moins la zizanie dans les couples que les filles du nord). L'Intifada a amené les fortunes israéliennes, ce qui explique les prix anormalement élevés de l'immobilier, surtout sur la côte. On attend déjà les Turcs, qui rêvent de Chypre pour prendre pied en Europe.

Mais il faut toujours plus de consommateurs de soleil pour amortir (ou blanchir) cette folie d'investissements touristiques : or demain le soleil, parce que la main-d'œuvre y est définitivement moins chère, se consommera en Egypte, sur les bords de la Mer Rouge... Rimbaud, Monfreid, quels piètres trafiquants vous fûtes, comparés à nos modernes profiteurs !

Promenade le soir dans les rues piétonnes de la vieille ville, qui butent sur la green line. Photos en abîme de femmes et d'enfants brandissant des photos de père ou d'époux disparus, étranges échos des devantures des photographes, tapissées de jeunes mariés très laids et de familles heureuses.

*1er juillet*

La diaspora russe de Chypre, une illustration : je déjeune ce soir, dans un restaurant syrien niché au cœur de l'ancien quartier résidentiel britannique, avec mon collègue Joël, né en Israël de parents russes (entre deux missions de consulting, il vit à Moscou avec sa femme moscovite et ses jeunes enfants, avec qui il a d'interminables discussions en anglais sur son portable), Tatiana, jeune et jolie veuve d'un riche trader rouge qui avait choisi Chypre pour se mettre à son compte après la chute du régime soviétique et a eu la bonne idée de se tuer en voiture (Madame vit heureuse ici depuis quatorze ans, dans une maison de maître rachetée dans un village voisin, elle parle couramment le grec et est folle d'opéra) et Natacha, spécialiste en droit international attachée aux Nations Unies, père algérien, mère kazakh, élevée en français à Oran, études à Strasbourg, Londres et Kiev. Une expérience forte au Kosovo. Rêves de Liban et de Namibie...

Mais tous ces gens riches, brillants et avides d'eux-mêmes, finissent par ressembler à des Parisiens pour le Breton exilé qu'en leur présence je me sens redevenir.

*2 juillet*

J'aurais dû m'y attendre, les horaires d'ouverture du musée archéologique se sont encore réduits depuis la parution du guide : ce n'est pas aujourd'hui que je ferai connaissance avec l'Aphrodite de Soli.

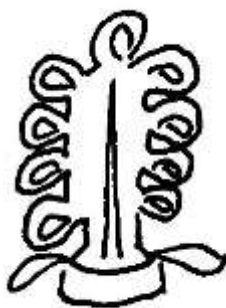
Je profite de cette fin d'après-midi qui s'offre à moi pour partir à la découverte du quartier de l'archevêché. Ville en ruines, désertée après la bataille. La rue Xanthis Xenierou est (ou fut, car peu de boutiques semblent encore en activité) la rue des accessoiristes automobiles : odeurs de poussière et de graisse chaude, lointains souvenirs de villes en -oul, Kaboul, Istanbul... où les membres de l'expédition Afghanistan 71 couraient les bazars à la recherche d'une vis platinée, d'une tête de delco ou d'un joint de carter, mots merveilleux et terribles.

A angle droit, la rue Othon, par un éloquent raccourci de l'histoire, me conduit à la statue géante de Makarios (il y aurait long à dire sur la statuaire officielle des pays jeunes). Pas un chat - c'est-à-dire, rien que des chats. A l'instant où je débouche sur la rue du Patriarche Grigoriou, le charme prend : est-ce le lion aux accroche-cœurs au fronton de la demeure du drogman Hadjigeorghatis, l'espoir (déçu, bien sûr, les horaires d'ouverture des églises sont à peu de chose près les mêmes que ceux des musées) de découvrir le pendule en forme de navire de l'horloge de Saint-Antoine, ou le petit café à trois chaises sous les figuiers qui me ramène, pourquoi ? aux hutongs de Pékin ?

A deux pas s'élève la blonde mosquée Omeryié, qui occupe la nef de l'ancienne église Saint-Augustin. Sur le mur de façade, des panneaux en anglais invitent le touriste occidental à perdre ses préjugés sur l'islam. Sur la porte, une affichette propose à la vente un réfrigérateur de dix-huit pieds et de seconde main, mais en parfait état de marche, pour seulement quatre-vingt livres. A l'intérieur, assis en tailleur et tourné vers La Mecque, un jeune officiant noir psalmodie des versets du Coran. Beauté du chant religieux, dans toutes les religions, qui est à la fois la preuve que le sacré nous fonde et que les religions sont vaines.

A la différence des Athéniens, les Chypriotes de Nicosie boudent leur Plaka, dénommée ici Laïki Yitonia. En absence de touristes, je me retrouve seul devant un kleftiko et un miso kilo d'aspro kراسi à la taverne Arhondiko, « the only municipality owned restaurant » - ce qui n'empêche pas les serveuses d'être russes -, comme au temps déjà lointain où je faisais l'ouverture de l'Olivier ouzerie à Montparnasse avant de prendre le dernier avion pour Quimper. Combien de poèmes sont-ils nés alors, dans la salle non-fumeurs, de la solitude, du désœuvrement et de l'ivresse légère du vin blanc de Crète ?

Tout pourrait venir ce soir de la feuille de pierre blonde à neuf folioles au linteau de la fenêtre fermée de la boutique Da Vinci (« hand-made lace silver ») - nervure blanche ou fente laiteuse entrouverte sur une tresse pubienne ? Au bas, deux touffes symétriques de poils collés de sueur encadrent le périnée plus sombre. Il faut, sous les lattes brunes des volets, imaginer l'arc plein des fesses lumineuses.



3 juillet

L'histoire récente de Chypre ne fait que rejouer son histoire ancienne. De tout temps, les îliens se sont coulés dans le moule de leurs envahisseurs pour mieux en tirer profit, comme le racontent admirablement les vitrines du musée archéologique de Nicosie. Cela commence avec l'émigration anatolienne du Bronze ancien, puis l'extraordinaire essor du Bronze récent, où les Mycéniens sont venus chercher le cuivre auquel l'île doit son nom. Suivirent les Achéens d'Arcadie et leurs héros retour de la guerre de Troie, les Phéniciens, les Assyriens, les Egyptiens, les Perses, les Grecs de nouveau avec Evagoras Ier, roi Chypriote de Salamine, les Romains...

La liste est longue des poteries et des sculptures qui nous parlent de beauté : la « Dame de Lempa », cet *askos* décoré de poulpes ou, mieux que la moue triste de la jeune fille de Soli, l'Aphrodite de Salamis aux lèvres pulpeuses, qu'un rayon de soleil fait trembler. Pourtant, ce qu'on prend le temps de dessiner vient d'avant : fascinantes figurines culturelles du néolithique et du chalcolithique, pour la plupart consacrées au grand mystère de la (pro)création, comme cette statuette en terre cuite de femme parturiente où sous le ventre encore gros apparaît l'enfant rouge.



[...]

14 octobre

Nicosie extra-muros a explosé en quelques années, après que la catastrophe de 1974 ait amené ses habitants à abandonner leur vieille ville. Mon balcon s'ouvre à l'ouest sur un jeu de cubes sans règle et sans âme. A quelques signes pourtant, je sais que je suis *ailleurs* : au premier plan, l'enseigne rouge ALPAN (TAKI Bros) Ltd ne peut être que levantine, comme les voix rauques qui montent de la rue ; à droite et plus loin derrière, devant un petit immeuble rose, deux beaux palmiers cassent les lignes droites, tandis qu'au fond le ciel doré qui s'éteint vite me ramène aux automnes de Skikda. Les mots si différents venus des lectures croisées de Chadourne et Reverdy peuvent alors se mêler en un seul grand désir d'aventure :

*La fraîcheur vanillée du Parajo azul, la poudre d'or de la Guinée et tous les aromates de l'univers dans les cales des vaisseaux... Sourdes notes du souvenir. Cette nuit-là, le ciel fourmillant d'astres au-dessus de la tête, lentement balancé par la houle du Pacifique, je connus la beauté du monde. Entre les murs, devant le ciel, la fenêtre au milieu, les pieds sur le tapis où s'éteignent les étincelles, ou les étoiles, ou quelques autres signes lumineux, tandis qu'un peu plus loin, nuages boursoufflés, montagnes assoupies, par-dessus les forêts bouleuses, s'accumulent, je pense à cette fée aux mamelles de fange qui m'a promis, le soir où mon oreille s'est ouverte pour la première fois aux mensonges du vent, de venir déposer sous ma nuque raidie, un coussin mollement rembourré d'autant de milliards d'étoiles qu'il faudra pour adoucir les angles du cercueil et préserver mon cœur des rigneurs de la nuit.*

15 octobre

Les Chypriotes ont un problème avec le tourisme - ou bien l'occupant anglais a-t-il à ce point déteint sur eux qu'ils ne savent plus voir ? Bien que leur île ne soit sans doute pas très photogénique, il y a tout de même matière à en tirer de belles images, ne serait ce, dans le vieux Nicosie, à deux pas de la porte de Famagouste, que cette ruelle Antigone qui donne sur un minaret blond enchâssé entre deux palmiers chargés de fruits oranges, ou, sur les remparts, le marché aux légumes de la mosquée Bayraktar. Mais impossible ici de mettre la main sur une carte postale présentable. Je ne trouve, pour illustrer l'ailleurs que j'évoquais hier, qu'un *sunset over Paphos coast* plus-kitsch-tu-meurs.



Mais peut-être est-ce cela pour moi, l'exact *ailleurs* : celui dont s'émerveillait l'enfant amoureux des chromos coloniaux et de la prose majestueuse de Chateaubriand, ô nuits habitées par la muse inconnue, où recueillir, à la clarté des étoiles, les notes de quelque grand maître des harmonies !

16 octobre

Je commence ce soir la tournée des restaurants chypriotes que m'a recommandés Maria par le *στεκι της Λωξαντρας*, à côté de l'église Faneromeni, à deux pas de la ligne Attila (tout à l'heure, je découvrirai derrière le snack Berlin n°2). Le set de table est un montage de photos sépia montrant un groupe de musiciens, une mosquée et des ports : Smyrne, Constantinople... *γλυκιες πατριδες*. Je me raconte que je suis dans la seule taverne de Nicosie où le résiné est à la carafe et où le serveur fripé déduit que je suis français à ce que je prends de la scordalia - l'aïoli. En face, une belle demeure du XIX<sup>e</sup>, au rez-de-chaussée de laquelle une bijouterie solde : 40%, 50%. Le quartier semble déserté. Devant passent des chats craintifs et des petits hommes sombres. Dans dix ans, la ville intra-muros sera un musée (cela a déjà commencé, avec bonheur, sous l'égide des Nations Unies, dans le quartier de Chrysaliniotissa) et les propriétaires héritiers du Loxantra auront oublié que Chypre est une terre d'exil.

[...]

18 octobre

L'enfant qui rêvait dans les ports ne comprenait pas pourquoi plus grands étaient les navires, plus difficiles à trouver sur les cartes étaient leurs ports d'attache. Ses livres de géographie parlaient de Rotterdam, Hong Kong ou Le Havre, mais jamais de Nassau, Bridgetown ou Limassol.

Devenu vieux, l'occasion lui est enfin donnée de toucher son rêve : Limassol existe et ne déçoit pas, tant elle n'est qu'une idée de port (ce qu'elle était déjà au début des années cinquante, du moins si l'on en croit Durrell : « A l'aube, nous jetâmes l'ancre devant une ville morne qui faisait penser à quelque bourg minier de la cordillère des Andes. Des baraques et des entrepôts lépreux s'éparpillaient autour d'une baie sale et peu profonde... »). La baie d'Akrotiri, tracée au compas, n'offre en effet aucun abri naturel. Le port a été construit comme une verrue à l'extrémité ouest. Un théâtre d'ombre de navires et de grues-portiques barre l'horizon, combat arrêté de monstres d'acier : sauriens, phasmes, mantes religieuses... dans la lumière d'octobre et le fort vent de mer qui blanchit les couleurs.

Je déjeune de côtes d'agneau et d'un verre de vin blanc sous la treille chiffonnée de la psarotaverna Vavilas (qui ne propose, en fait de poissons, que des crevettes d'importation). Aux tables d'à côté, les pêcheurs en week-end alignent des bouteilles de Carlsberg comme s'il s'agissait d'hameçons sur un panier à filet. Devant, dans l'encadrement de la fenêtre que font les baraques de la police portuaire, on voit leurs larges bateaux rouler. Les dais de toile montent et descendent sur la muraille des lents porte-conteneurs. Il ne fait aucun doute que derrière se trouvent Suez et son au-delà.

19 octobre

*Le désert des Tartares* serait-il devenu un classique si Buzzati l'avait situé sur la ligne verte de Nicosie ? Chaque rue condamnée est une forteresse dérisoire de sacs de sable et de bidons peints. Des passerelles de guet ont été installées, qui font penser à un navire d'opérette. Dans une guérite à bandes bleues et blanches, un appelé tue le temps, fusil mitrailleur en bandoulière : s'il rêve, ce n'est pas d'un combat avec un ennemi invisible, mais de la chair blonde des touristes qui montent voir à quoi ressemble la ville turque. La quille viendra avant que le temps n'imprime sa marque sur son visage et dans son corps. C'est aux plantes qui poussent sur les façades éventrées des belles demeures à fronton qu'on le mesure.

J'ai enfin réussi à voir l'horloge de Saint-Antoine ! Elle est beaucoup plus belle que n'en laissait penser le guide Visa : le navire, lui-même fixé par un mécanisme de pendule au balancier, donne l'impression de rouler sur la mer du temps.

Autre signe du temps, sur l'avvers des pièces de vingt cents, les autorités monétaires chypriotes ont cru bon de remplacer l'oiseau de l'île (un rouge-gorge ?) par Zénon de Kition : jamais philosophe, stoïcien de surcroît, n'aura connu un tel châtement posthume.

20 octobre

Le *στεκι της Σκαρπας* n'est pas sur la liste de Maria. Probablement trop bon marché. Mais il est à deux pas du Cleopatra et l'houmous, servi avec des galettes chaudes, autant que le traditionnel *κρασατο κορινο*, y sont copieux et goûtés. C'est vrai qu'il faut beaucoup d'imagination pour trouver au vin blanc de la réserve autre chose que de la fraîcheur, mais il a la chance d'être servi par un garçon aussi empressé qu'incompétent : la gorgée qu'il verse pour goûter ne suffit pas à décider s'il s'agit de vin. Aux tables d'à côté, il sert de la Keo (*χαϊρε και πιειν!*) et du diet coke. Je plains sans modestie ces gens qui n'osent prendre le risque du vin - qui ont peur de vivre !

En sortant, je passe devant l'immeuble Mega Bet, dont j'ai mis longtemps à comprendre qu'il était un temple du jeu. C'est un spectacle étrange que ces longues rangées de bureaux en arcs de cercle, couverts de feuilles volantes et de gobelets en plastique, derrière lesquels les fidèles (exclusivement des hommes : cette religion aussi est misogyne) restent prostrés jusqu'à une heure avancée de la nuit, les yeux rivés sur les téléviseurs suspendus aux rails du plafond. Cela doit sentir le tabac et la sueur. Je pense à la Bourse de Shanghai, où les rotondes de vélo auraient été remplacées par le parking poussiéreux qui fait l'angle entre le Steki d'où je sors et la rue de l'hôtel.

En face, comme pour justifier le rapprochement, brillent les vitrines du magasin Far East, qui vend des meubles et des objets chinois, dont le moins surprenant n'est pas cette figurine en bois d'une grosse femme en déshabillé rouge endormie béatement sur une pile de livres.

21 octobre

Plaka, dans le lointain quartier d'Enkomi, se mérite. Pour y parvenir, il faut traverser plusieurs croisements de grands axes de circulation, qui sont le cauchemar de Nicosie (on roule ici très vite et à gauche, dans des 4x4, des BM ou des voitures de sport auxquelles il manque apparemment les clignotants). Mais sous la tonnelle de la petite place triangulaire, c'est une orgie de mezza, servis par de vieux garçons attentifs et très fiers de savoir que leur table est, jusqu'à preuve du contraire, la meilleure de la capitale.

Retour dans la nuit par les ambassades russe et américaine : Nicosie nid d'espions.

[...]

25 octobre

1 euro = 1 750 000 TL  
1 euro = 0.58 CYP  
1 euro = 6.55 FRF  
1 CYP = 1.72 euro  
1 CYP = 11.27 FRF  
1 CYP = 2 500 000 TL  
1 000 000 TL = 0.57 euro  
1 000 000 TL = 3.73 FRF  
1 000 000 TL = 0.33 CYP

...

En fait, l'unité de mesure qu'il convient d'utiliser pour s'y retrouver dans la partie turque de l'île est le coût du trajet Lefkosia nord - Girne (Kyrenia), qui s'élève au montant astronomique et dérisoire de 2 millions de livres, à comparer au prix d'un café sur le port de Kyrenia (3 millions) et au droit de pisser à la mosquée Selimiye (250 000).

A la nuit, je retourne avec M. dans le quartier de la Chrysaliniotissa, en prenant soin d'y entrer par la rue Antigone : si je devais vivre à Nicosie, c'est ici que je chercherais demeure.

Retour par l'église Saint-Jean, où achèvent de se dérouler les fastes d'un mariage de la haute. Nous découvrons derrière, contre l'archevêché, les hôtels de passe de la ville.

26 octobre

Au cœur du Troodos, sous les grands arbres sombres de la vallée de Solea, la grange-église de Saint-Nicolas-du-toit a miraculeusement échappé aux iconoclastes catholiques et musulmans. On y voit une vierge aux joues roses donner un sein pointu à son fils circonspect et des enfants curieux grimpés dans les palmiers aux portes de Jérusalem. Mais la fresque la plus troublante est peut-être celle du pignon ouest : un ange délié, le « jeune homme avec une robe blanche » décrit par Marc,



s'élève avec une extraordinaire légèreté au-dessus du saint sépulcre vide. Ses ailes immenses épousent la voûte et ses pieds fins, presque féminins, se croisent pour mieux dire l'essor. Huit siècles plus tard, le fresquiste inconnu nous donne à rêver le ciel avec une force qu'aucun Concorde ne pourra effacer.

27 octobre

*KATO PYRGOS (Tylliria), pop 1120. Cette station balnéaire du bout du monde, où la vie est tranquille et bon marché, ressemble à ce que Chypre était autrefois ; les Chypriotes y viennent pour échapper au mercantilisme qui a envahi les autres villes de la côte (Lonely Planet). Ils y viennent aussi pour le poisson frais, nous dira le chauffeur de taxi du dernier jour, sur la route de l'aéroport à Larnaca.*

Sous notre balcon s'étend le port tout neuf, propre et net dans la dernière lumière comme une maquette d'architecte, avec cinq ou six caïques rangés cul au quai ouest par un enfant soigneux de ses jouets. Nous irons tout à l'heure nous attabler devant du poulpe mariné au vin rouge et des poissons frits, en compagnie bruyante et chaleureuse de pêcheurs soiffards, et rentrerons dans le vent de mer en nous tenant enlacés comme des amants clandestins.

28 octobre

La nuit s'avance à droite sur la pointe de Pomos vers la baie de Chrysoghou, passant au fusain le ventre des nuages. Le regard parcourt l'étroite bande de ciel cendré qu'ils laissent au-dessus de l'arc de mer qui, d'abord, s'approfondit plus qu'il ne s'assombrit. A gauche, où la masse des nuages se défait, le soleil qu'on ne voit plus traîne après lui des pans de jour sur la presqu'île d'Akamas, Chenoua à l'heure du passage vers les ombres et les éclats du souvenir. A nos pieds, la mer violente roule les galets dans un bruit d'arme automatique.

29 octobre

Le borée a soufflé toute la nuit, repoussant les nuages sur le Troodos. La mer jaune de sable monte à l'assaut de la jetée de pierres à l'abri de laquelle les caïques font des glissando. Quelques pêcheurs désœuvrés prennent un métrio avant la ruée des touristes, que la tempête privera aujourd'hui de ronds dans l'eau sur l'« Alkion glass bottom boat ».

[...]

# REPERES

## ECRITURE DE LA GRECE

<i>Larguer les amarres</i>	mai 1978
<i>On entend la mer sans la voir</i>	mai 1982
<i>Temps lourd</i>	mai 1983
<i>Je n'ai pu relire sans nausée</i>	juillet 2003
<i>Plaisir aujourd'hui</i>	novembre 2012

## ATHENES

<i>L'avion se penche</i>	mai 1983
<i>Le métro comme une faille de siècles</i>	avril 1992
<i>Signes familiers</i>	juillet 1994
<i>Les journaux sérieux</i>	juillet 2002
<i>Le fond sonore de la Grèce</i>	octobre 2002
<i>Pausanias nous apprend</i>	octobre 2005

## GRECE DU NORD

### DELPHES

#### LA MORT D'APOLLON

*Dans la mer des oliviers*

juillet 1989  
septembre 2005

### IOANNINA

#### IOANNINA INAPERÇUE

ECOLE SECRETE

juillet 1989  
août 1998

### AOÛT 1998

#### CHEMIN DE FER TURC, PUIS GREC

SALONIQUE S'ÉVEILLE

LES PETITES FILLES DE MONSIEUR KIANTOTIS

LE BONHEUR

PUR GREC

## PELOPONNESE

### MAI 1983

#### BLEU DE MONEMVASSIE

LE MAGNE, INCURSION AU PAYS DU REEL

LA NUIT DE NAUPLIE

### AVRIL 1992

*La pluie sabélienne*

*Presqu'île de Porto Héli*

*L'acte de donation d'Hagia Moni d'Areia*  
**Jours byzantins**  
*A Gbéroliménas*  
**Au premier plan** (Agios Nikolaos)  
*Méthoni, le soir*  
**Les premiers Grecs entendaient Zeus**  
**Paralía Akratas**  
*Mycènes est une tour de Babel*

JUIN 2010  
**ITINERAIRE SECRET**  
 VENZINA

## FERRIES

<b>ARGOSARÔNIKOU</b>	mai 1978/avril 2002
NEREUS	mai 1983
AIGEUS	juillet 1986
<b>APOLLON EXPRESS</b>	juillet 2002
<b>DALIANA</b>	août 2002
DALIANA 2	octobre 2002
<b>ROMILDA</b>	août 2003
<b>DIMITROULA</b>	octobre 2005
<b>AQUA JEWEL</b>	juin 2007
<b>PANAGIA CHOZOVIOTISSA</b>	juin 2007
<b>ROMILDA 2</b>	juin 2007
IERAPETRA	juillet 2010
SKOPELITIS EXPRESS	juin 2022

## CYCLADES

AMORGOS	
<i>Le monastère de la Vierge Chozoviotissa</i>	juillet 1989
AU PERIL DES MOTS	septembre 2002
AGIOS STAVROS	juin 2022
ANAFI	juillet 2002
<i>Anafi au bout de la courte nuit</i>	
<b>LES ÎLES GRECQUES</b>	
<i>Au bout d'une semaine</i>	
ANDROS	
<b>LA FORME (DE CHORA) D'ANDROS</b>	juin 2007
ORMOS KORTHIOU	juin 2007
<b>UN LIVRE DE PIERRES</b>	juin 2007
<i>Il arrive qu'on gagne à revenir sur ses pas</i>	juin 2016
IOS	juin 2016
KYTHNOS	juillet 2003
MILOS	juillet 2003

*Incluse dans un bloc d'habitations*  
**LES TERRASSES DE KIMOLOS**

**NAXOS**

LA ROUTE D'APOLLONAS  
*Ce soir sur notre balcon*  
*On monte vers Apirathos*

juillet 1989  
juin 2016  
juin 2022

**PAROS**

septembre 2005

**SANTORIN**

*Thira, ce fut d'abord la fin d'une histoire d'amour*  
*On va voir le soleil se coucher à Oia*  
THERASSIA

mai 1982  
juillet 2002  
juillet 2002

**LE MELTEM A SCHINOUSSA**

juillet 1989

**SERIFOS**

*Sérifos s'annonce longuement*  
**ELEVATION DES MORTS**

juillet 2003

**LE DISPARU DE SIKINOS** (extrait)

juillet 2003

**SYROS**

**MIDEN AGAN**  
*Un vent à écorner les bœufs*  
**L'ÉTOILE ALPHA**  
*Le Guide Bleu décrit avec justesse*  
**LET'TRE A ALEXANDRE PAJON**  
*Le froid de l'aube me réveille*  
CRISTINA & ROJER

octobre 2002  
octobre 2002  
octobre 2002  
octobre 2002  
novembre 2002  
juillet 2003  
juin 2016

**TINOS**

CYBELE  
*Il est très vieux*

juillet 1994  
juin 2016

**SPORADES**

thessaliennes, thraces, orientales

**PRINCIPE DU VILLAGE GREC** (Alonissos)

juillet 1986

**REGNE ANIMAL** (Skopelos)

juillet 1986

**FIGURES DE SKYROS** (extraits)

juillet 1986

**LEMNOS**

**DJIBOUTI**  
LET'TRE A ALEXANDRE PAJON

juillet 1986  
janvier 2004

**SAMOTHRACE**

août 1998

**EUROPE** (Thassos)

août 1998

CHIOS	
<b>KOULA DE MARMORO</b>	juin 1978
<i>Huit ans plus tard, rien, dans cette île</i>	juillet 1986
INDESIRABLES A INOUSSI	juillet 1986
IKARIA	juillet 2002
MER ICARIENNE	
FOURNI-SUR-LANGOUSTES	
LESBOS	juillet 1986
SAMOS	
<i>Nous quittons Chios à l'aube</i>	juin 1978
<b>Samos, vingt-sept ans plus tard</b>	octobre 2005
<i>Dix-huit heures vingt (Ormos Marathocambos)</i>	octobre 2005
<i>L'autobus nous mène à Pythagorion</i>	juin 1978
<i>De part et d'autre de la courbe de son port</i>	octobre 2005
<b>THEOPHRASTE A SAMOS</b>	juin 1978
<b>Prodest</b>	octobre 2005
<b>Le Dimitroula contourne l'île</b>	octobre 2005
DODECANESE	
<b>LE CHINOIS A DEUX ROUES</b> (Agathonissi)	juin 2010
ASTYPALEA	
TABLE DES DIEUX	août 1989
LIVADI	juin 2022
<b>ASTYBUS</b>	juin 2022
<b>HALKI</b>	juillet 1994
KALYMNOS	juin 2010
KARPATOS	juillet 1994
FAY'S PARADISE	
<b>OLYMPE</b>	
<i>A Diaphani</i>	
AIMEZ-VOUS KOS ?	juin 1978
LEROS	
<i>Falaises grises truffées de grottes</i>	juin 1978
LES OISEAUX DE MELEAGRE	juin 2010
LIPSI	juin 2010
NISSIROS	
<b>Epicure avait un jardin à Nissiros</b>	mai 1983
PIERRES	mai 1983/mai 1985
<b>FIGURES DE NISSIROS</b> (extraits)	mai 1983
<b>« AH, QUE CE QUI IMPORTE A PEU DE VISAGE ! »</b>	juillet 1994
NIKEIA	juillet 1994

PATMOS  
JUN 1978  
JUN 2010

SYMI

mai 1983

**TILOS**

juillet 1994

## IONIENNES

**CEPHALONIE**

septembre 2005

L'ODYSSEE DU *CAPTAIN ARISTIDE* (Ithaque)

septembre 2005

**LEUCADE**

septembre 2005

## CRETE

MAI 1982  
PALEOCHORA  
GAVSOS

AVRIL 1996  
**ANASTASIS**  
RETHYMNO  
CHANIA  
**PALEOCHORA 2**  
**CHORA SFAKION**  
**LA TERRE ET LE TEMPS**  
LA BATAILLE DE CRETE  
**LE MERLE BLEU DE KATO ZAKROS**

OCTOBRE 2020  
KOUK KAPI  
**L'ANGE A LA LYRA**

JUN 2021  
LA MER NÔTRE  
**TAVERNE SAKAKINA**

JOURNAL DE CHYPRE  
(Juin-octobre 2003)